



L'OEIL CREVÉ

BOUFFONNERIE MUSICALE EN TROIS ACTES.

PAROLES & MUSIQUE DE **M. HERVÉ.**

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, A PARIS, LE 12 OCTOBRE 1867.

Direction de **M. MOREAU-SAINTI.** — **M. Alexandre ARTUS**, chef d'orchestre.

PERSONNAGES :

GÉROMÉ	MM. MILNER,	COPEAU	BERNAY.	LA MARQUIS	Adèle CUNIF.
LE MARQUIS	BERRET.	DUFOUR	OZANNE.	ECLOSINE	Atala MASSUE.
ALEXANDRIVORE	MARCEL.	ROUSSIN	MARIUS.	MARIETTE	SCHNEIDER.
LE BAILLI	HEUZEY.	LA SENTINELLE	BLANQUIN.	FRANÇOISE	Léonie BARON.
ERNEST	CHAUDESAIGUES.	LE GREFFIER	ARTHUR.		
LE DUC	COURTÈS.	DINDONNETTE	MM ^{les} BERTHAL.		
CHAVASSUS	LENIBAR.	FLEUR DE NOBLESSE	Julia BARON.		

Arbalétriers, Paysans, Paysannes, Notables et Domestiques du Marquis.

ACTE PREMIER.

LE CABARET De la Belle Eclousine.

SCÈNE I^{re}

ECLOSINE, MARIETTE, FRANÇOISE, puis
DINDONNETTE.

ECLOSINE.

Allons, allons, mesdemoiselles, de l'acti-

vilé ; car c'est aujourd'hui la grande fête du
tir à l'arbalète.

MARIETTE.

Et c'est demain que le vainqueur de la
joute épousera la fille du marquis d'Es..

FRANÇOISE.

Pruc...

ECLOSINE.

Pruc...

MARIETTE.

Pruck !

ECLOSINE.

Il faut se mettre à plusieurs pour dire ce
nom-là. Allons, soyez vives et alertes, ai-
dez-moi à nettoyer la vaisselle et à ranger les

pots, car c'est ici, au cabaret de la belle
Eclousine, comme on m'appelle, que les jou-
teurs doivent venir se rafraîchir, avant de se
rendre à la cible.

MARIETTE.

Gare les œillades.

FRANÇOISE.

Et les compliments ; ils vont pleuvoir !

ECLOSINE.

Oh ! ils sont si aimables, les francs ti-
reurs.

RONDE.

ENSEMBLE.

Qu'ils sont gentils, qu'ils sont coquets,
Avec leurs arcs et leurs toquets !

La plume au vent, l'air séducteur,
Leurs traits vous vont tout droit au cœur.

MARIETTE.

Jules, mon petit amoureux,
Est bien le plus joli d'entr'eux.
Ou le prendrait, mon petit Jule,
Pour un troubadour de pendule !

ENSEMBLE.

Qu'ils sont gentils, etc. (*Dindonnette entre.*)

FRANÇOISE.

Moi, le mien, c'est bien différent,
De deux mètres presque il est grand ;
Ses yeux sont fendus, c'en est bête !
Ils lui font le tour de la tête !

ENSEMBLE.

Qu'ils sont gentils, etc.

ÉCLOSINE.

Le tien très-grand, le tien petit ;
Chacun son goût, comme l'on dit.
Moi, comme maîtresse hôtelière,
Grands et petits font mon affaire !

ENSEMBLE.

(Qu'ils sont gentils, etc. (*Dindonnette entre.*))

MARIETTE.

Ah ! voilà Dindonnette !

FRANÇOISE.

Elle est à la tristesse.

ÉCLOSINE.

Allons, allons, mesdemoiselles, disposez
tout pour dignement recevoir ces messieurs.
(*A Dindonnette.*) Eh bien ! eh bien, Dindonnette,
qu'as-tu donc ? Tu es toute rêveuse.

DINDONNETTE.

Comment veux-tu que je me montre joyeuse,
ma bonne Eclotine ? Tu sais bien que mon
amoureux est un des joueurs, le plus adroit,
dit-on ; et s'il est vainqueur, n'est-il pas obligé
d'épouser Fleur-de-Noblesse, fille du marquis ?
Et moi, pauvre Dindonnette, que deviendrai-je alors ?..

ROMANCE.

1

Ma pauvre Dindonnette
Que feras-tu, dis-moi ?
S'il te laisse seulette
En parjurant sa foi !
Mon cœur est plein d'alarmes,
Coulez, coulez mes larmes.

La vie, hélas ! pour moi n'a plus de charmes !
N'en ici-bas, rien ne saura me réjouir,
Je n'aurai plus (*Bis*) qu'à mourir !
Rien ne saura me réjouir,
Je n'aurai, je n'aurai plus qu'à mourir !

II

Quand je le vis paraître
Pour la première fois,
Il était sous un hêtre,
Et jouait du hautbois.
L'air qu'il me fit entendre
Était si doux, si tendre,

Que sur le champ mon cœur s'est laissé prendre !
m'a promis l'hymen, à quelque autre s'il doit s'unir,
Je n'aurai plus (*Bis*) qu'à mourir !
Rien ne saura me réjouir,
Je n'aurai plus, je n'aurai plus qu'à mourir !

REPRISE ENSEMBLE.

Rien ne saura me réjouir,
Elle n'aura plus qu'à mourir, qu'à mourir, rir,

ÉCLOSINE.

Allons, ne te chagrine pas à l'avance. D'abord,
il n'est pas certain qu'Alexandrivore soit vainqueur ;
et, en supposant qu'il épouse la fille du marquis,
il te protégera ; nous obtiendrons par lui la ferme du château.

DINDONNETTE.

Et penses-tu donc que je l'accepterais ?...
Ah ! si jamais il m'oublie, je sais bien ce que je ferai.

ÉCLOSINE.

Et que feras-tu ?

DINDONNETTE.

Je m'en irai bien loin, bien loin, et personne
ne me reverra plus. (*Elle pleure et s'es-
sue les yeux avec son tablier.*)

ÉCLOSINE.

Eh bien, en voilà une chose que je ne comprends pas,
par exemple.

DINDONNETTE, avec poésie.

Ah ! c'est que tu n'as jamais été pincée.

ÉCLOSINE.

Heureusement !

DINDONNETTE.

Tu n'as jamais aimé !..

ÉCLOSINE.

Je m'en trouve bien, je suis gaie, au moins ;
tandis que toi, depuis que le superbe Alexandrivore
te dévore des yeux, tu ne ris plus.

DINDONNETTE.

C'est vrai.

ÉCLOSINE.

Après ça, tu n'es pas née cabaretière, toi.

DINDONNETTE.

Le sais-je ? le mystère qui entoure ma
naissance est si étrange ! Ta mère, réveillée
une nuit par un grand bruit de chevaux, m'a
trouvée, le lendemain matin, devant sa porte,
en train de pleurer, dans un carton à chapeau.

ÉCLOSINE, à Mariette et à Françoise.

Les cavaliers avaient disparu, ne laissant
que ce petit médaillon à son cou ! Et malgré
toutes nos recherches, nous n'avons pas pu
découvrir des traces de sa noble famille.

DINDONNETTE.

Mais, chassons ces souvenirs inutiles.

ÉCLOSINE.

C'est ça, tu as raison ; et si tu pars, nous par-
tirons ensemble.

MARIETTE.

Et moi aussi !

FRANÇOISE.

Et moi aussi !

ÉCLOSINE.

Nous aurons l'air d'une pension.

MARIETTE.

Ce sera drôle ! je veux chanter dans les
cours, moi !

FRANÇOISE.

Et moi pincer de la harpe !

ÉCLOSINE.

Tu sais donc ?

FRANÇOISE.

Peut-être !.. je n'ai jamais essayé.

ÉCLOSINE.

Trêve aux folies : Si ton fiancé t'oublie, tu
l'oublieras aussi. Tournée comme tu l'es, tu ne
manqueras pas d'amoureux qui voudront
l'épouser, et qui seront aussi bien bâtis que
M. Alexandrivore !..

DINDONNETTE.

Oh ! oui, mais ce n'est pas la même chose.

ÉCLOSINE.

Tais-toi donc : les yeux fermés, tous les
hommes se ressemblent.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST, entrant avec mystère.

Pardon, mes amis, ne me trahissez pas.
Ne l'avez-vous pas vue ?

DINDONNETTE.

Qui ça ?

ERNEST.

Elle.

ÉCLOSINE.

Qui, elle ?

ERNEST.

Comment ! qui, elle ? Mais celle que j'aime !
Comment, vous ne connaissez pas celle que
j'aime ?

DINDONNETTE, à Mariette.

Tu ne connais pas celle qu'il aime ?

MARIETTE.

Non, je ne connais pas celle qu'il aime.

ERNEST, au public.

Elles ne connaissent pas celle que j'aime !
oh ! surprise extrême ! Eh bien alors, silence !
mystère !.. pas un mot, on me ferait du mal.
Je suis bien fâché de vous avoir dérangées.
(*Il sort en sautant sur la pointe du pied, les
cabaretiers le reconnaissent en l'imitant.*)

ÉCLOSINE.

Ah ! ça, quel est cet original ?

DINDONNETTE.

Je ne sais pas... C'est peut-être un espion
du marquis... ce vieux singe qui nous fait la
cour à toutes deux.

MARIETTE.

A toutes quatre, vous pourriez dire.

FRANÇOISE.

Oh ! il ne me parle plus à moi, depuis que
je l'ai fait asseoir dans le bassin.

ÉCLOSINE.

Ça a dû lui rafraîchir les idées. (*Musique à
l'orchestre.*) Mais j'entends déjà les bassons et
les cornemuses... Ce sont les joueurs qui arri-
vent... Allons, Dindonnette, descendons à la
cave et emplissons les brocs. (*Elles sortent par
la gauche.*)

SCÈNE III.

LES ARBALÉTRIERS, CHAVASSUS, COPEAU,
DUFOUR, puis ALEXANDRIVORE.

CHŒUR.

Allons, gai chasseur,
Voici le tir à l'arbalète.
O chance complète
Pour celui qui sera le vainqueur !
Montre ton adresse,
Tu sais que Fleur-de-Noblesse
Doit être le prix
Que nous donnera monsieur le marquis.

Pour gagner la prime
Il n'est point de frime,
Être adroitissime,
Et, l'œil à l'affût,
Viser le but.
Plein d'assurance,
Mon cœur d'avance
À l'espérance,
Sans broncher,
De le toucher.

CHAVASSUS.
Dans cette lutte hardie,
Pas de jalousie.
Faisons des vœux (*Dis par les tenors.*)
Bien généreux (*dit.*)
Pour le joueur heureux
Qui gagnera
Ce doux prix là,
Et qui triomphera !

REPRISE ENSEMBLE.

Pour gagner la prime, etc.

Puis, reprise du premier motif :

Allons, gai chasseur, etc.

CODA.

Honneur à monsieur le marquis !

(La musique continue sur le parlé suivant.)

CHAVASSUS, d'un ton déclamatoire.

Mais, je le vois pas Alexandrivore, l'intrépide chasseur !

COPEAU.

Lui ! si jaloux de sa réputation... serait-il alité ?

CHAVASSUS.

Non, car le voici !

DUFOUR.

Comme il a l'air abattu ! Doulerait-il de sa chance?... Oh ! non, c'est impossible... lui qui tue un canard à quinze pas.

CHAVASSUS.

Il sera sans doute le plus heureux ! A lui le premier prix... à moi le second.

ROUSSIN.

Quel est-il ?

CHAVASSUS.

Une blague en cuir. (*A Alexandrivore qui entre.*) Salut à Alexandrivore, le plus habile tireur de la contrée.

ALEXANDRIVORE, les bras croisés et l'air profond.

Salut à vous tous, mes amis.

CHAVASSUS.
Pourquoi paraîs-tu triste et morose ? N'es-tu plus sur de ton bras ?...

COPEAU.

De la justesse de ton arbalète ?...

DUFOUR.

De ton œil, enfin ?...

ALEXANDRIVORE.

Mon bras est de coudrier... mon œil est de lynx, et la corde à boyaux de mon arc ne peut être tendue que par des hommes à pari !

CHAVASSUS.

Est-ce au moment de la lutte que tu dois donner l'exemple du doute et de la pusillanimité ?

ALEXANDRIVORE.

Le poisson d'eau douce n'a-t-il pas des sous-bresauts qui rompent les mailles des filets les plus solides ?... Point n'ayez souci de ma mélancolique figure, car l'eau qui dort est mille fois plus à craindre que la mer en furie, laquelle, par son flux et reflux, peut déposer sur la plage hospitalière... le voyageur retardé.

LE CHŒUR, chantant.

Il a réponse à tout,
Il nous colle du coup !

CHAVASSUS, chantant.

Allons ! chassons toute idée noire !
Dindonnette ! Eclosine !... à boire !

TOUS, excepté Alexandrivore.

A boire.

Ici Alexandrivore commence un point d'orgue prétentieux pour ramener le premier motif du chœur, puis il s'arrête tout court.

ALEXANDRIVORE, parlant.

Ah ! décidément, je n'ai pas envie de chanter. (*Il s'assied dans un coin, pendant la reprise du chant. Eclosine et Dindonnette apportent des brocs, distribuent des gobelets, et versent à boire aux arbalétriers. Reprise d'un fragment du chœur.*)

Allons, gai chasseur ! Etc., etc.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ECLOSINE, DINDONNETTE,
MARIETTE, FRANÇOISE.

ECLOSINE.

Oh bien ! mes amis, c'est donc aujourd'hui le grand jour !

MARIETTE.

On va voir qui sera le plus adroit !

FRANÇOISE.

Voilà du vin qui vous donnera du courage.

MARIETTE.

Le jeu de boules est prêt !

ECLOSINE.

Ça vous assouplira les muscles.

CHAVASSUS.

Bonne Eclosine ! elle n'oublie rien.

MARIETTE.

Celui qui attrapera le but aura de la veine.

FRANÇOISE.

Oh ! mais, c'est qu'elle est jolie la demoiselle du château !

ALEXANDRIVORE, qui a contemplant Dindonnette, d'un air stupide, dit avec emphase :

Je n'en veux pas.

TOUS.

Que dit-il ?

ALEXANDRIVORE, se levant.

Je dis... Je dis que si je suis vainqueur, je renonce au prix.

TOUS.

Ah !

DINDONNETTE, à part.

O bonheur !

CHAVASSUS.

Alexandrivore, tu n'y pense pas !...

COPEAU.

Un pareil affront à la fille du marquis !...

DUFOUR, avec accent parisien.

Ça n'serait pas à faire.

ALEXANDRIVORE.

Que m'importe à moi, mon cœur est à ma Dindonnette. (*Elle se jette dans ses bras*) L'honneur exige que j'attrape le point de mire, de par mon âme ! je le transperce !... Quant au reste, j'abandonne mes prétentions.

DINDONNETTE.

Quelle grande âme !

CHAVASSUS

Que le ciel te conduise !

DUFOUR.

Viens-tu faire une partie de boules ?

ALEXANDRIVORE.

Commencez sans moi je vous rejoins.

ECLOSINE.

Laissons-les roucouler à leur aise.

ALEXANDRIVORE.

Mille gratzié, comme disent les Napolitains... à tout à l'heure.

CHAVASSUS.

Et nous, mes amis, aux boules !

(Ils sortent tous, excepté Alexandrivore et Dindonnette.)

SCÈNE V.

ALEXANDRIVORE, DINDONNETTE.

DUO.

ALEXANDRIVORE.

Déjà tout mon sang bouillonne,
Où ce combat m'a guillonné ;
Il faut que j'en sorte vainqueur,
Tout en te gardant mon cœur.

DINDONNETTE.

Hélas ! je tremble pour ta vie !
Ton adresse excite assez d'envie !
Si du marquis tu dois blesser l'orgueil,
Ce jour, pour nous, peut être un jour de deuil.
Je t'en prie, accède à ma prière,
Laisse là ce combat téméraire ;
Reste auprès de celle qui t'est chère :

L'obscurité,
C'est la félicité !

varlope, elle villebrequine. Enfin, elle se distingue par une originalité de premier calibre, laquelle, du reste, a toujours été le caractère spécial de tous les membres de la famille des Espruceprucpruck, dont je suis carrément le chef mâle ! (Il lève son chapeau et se recueille.)

DINDONNETTE.

Est-ce que ça ne vous fatigue pas de parler comme ça ?

LE MARQUIS, lui caressant la joue.

Espiègle va ! nénuphar de la vallée, ombellifère des Hespérides ! (Il remonte la scène avec satisfaction.)

ÉCLOSINE, à Dindonnette.

Quel original !

DINDONNETTE.

Deux comme ça, ça ferait bien sur une cheminée.

LE MARQUIS, redescendant.

Ah ça ! j'étais venu pour quelque chose... quoi donc ? Ah ! les joueurs sont chez vous ?

ÉCLOSINE.

Oui, monsieur le marquis ; ils sont dans le préau, ils jouent aux boules !

LE MARQUIS, l'imitant.

Ils jouent aux boules !... (Reprenant.) Pourquoi dans le préau ? Il y en a de si jolies ici... de boules ! (Il lui prend le menton.)

ÉCLOSINE.

Monsieur le marquis est plein d'esprit !

DINDONNETTE, à part.

Quelle cruche !

LE MARQUIS

Eh bien ! la peur que j'ai eue qu'il ne se présente aucun joueur, m'a fait sortir de chez moi, pour aller moi-même aux informations... (Avec élévation.) Nous autres grands, nous sommes si souvent trompés !... (Du ton ordinaire.) Voilà pourquoi je suis venu ici... Et aussi pour voir mes deux gentilles colombes, pour pincer la taille à l'une, et offrir des bonbons à l'autre, à la charmante Dindonnette. (Offrant des bonbons.)

DINDONNETTE, prenant les bonbons.

Où n'est pas plus gracieux !

LE MARQUIS.

Louis XV, ma chère ! Ah ça, mes petites chaites, vous ne pouvez pas rester plus longtemps dans ce cabaret borgne !

ÉCLOSINE, vexée.

Dites donc vous !

LE MARQUIS.

Dès ce soir, je vous enlève toutes deux... la paire, c'est original ! Mon carrosse vous attendra à l'entrée du petit bois... Mon cocher, qui est un homme du monde, aura pour vous toute espèce d'égards. Il vous conduira à ma petite maison de la Mare aux grenouilles ; c'est mon petit Trianon ! Vous boirez dans de la porcelaine de Saxe, des esclaves brûleront pour vous des parfums d'Arabie. Bref, je ferai tout pour vous prouver que Jules... (Il passe la main sur ses sourcils.) n'est pas un pleutre. (Il prend un air de satisfaction.)

ÉCLOSINE, à part.

Il a positivement quelque chose de détraqué

LE MARQUIS.

Et là, enfin, je vous chanterai la légende de la Langoustie atmosphérique, romance en mi-bémol qui me va comme un gant ! La connaissez-vous ?

DINDONNETTE.

J'ai été bercée avec.

ÉCLOSINE.

Moi, pas !

LE MARQUIS.

Non ! Eh bien ! nous allons vous en donner une idée... Je commence. Prenez garde ! (Il se pose.)

I.

Sur les rives de l'Adour,
Là si trouvas un pastour...

ÉCLOSINE parlant.

Tiens ! c'est de l'Auvergnat !

LE MARQUIS.

Ignorante ! c'est la langue de l'immortel Jasmin. (Continuant le chant.)

Doux, naïf, exempt de vices,
Qui péchass les escrouvisses,
Il disas : ô mou bonn Dieu,
Daigne ascouter mes vœux !
Si tou m'accordas fortune,
Ze le zoure par la toune !
Sur les bords de ce canal,
Zou bâils oan houpital,

ÉCLOSINE, parlée.

Un hôpital, comme c'est gai !

LE MARQUIS.

REFRAIN.

Ecoulez bien cette histoire véridique,
C'est celle de la langoustie atmosphérique.
Latorilla ! latorilla ! sautez danseur !
Trompette et basse, entonnez la ritournelle !
Rondez tambours, en avant la pastourelle !
Latorilla ! latorilla ! good morning, sœur.

LE MARQUIS.

A vous, charmante Dindonnette.

DINDONNETTE.

II.

Puis, sur le flot azuré,
Parut un poisson doré,
Qui portait l'herbe magique
Sur sa croupe magnétique.
Il invita le pastour
À cueillir l'herbe d'amour.
Et noire homme, étant engouste,
Mangea l'herbe et la langoustie ;
Oubliant, dans son erreur,
Qu'il croquait son bienfaiteur !

ÉCLOSINE, parlée.

Où ! l'ingrat !

Reprise du refrain.

Voilà, voilà la légende véridique, etc.

III.

La légende que je sais
À soixante-dix couplets.
Pour qu'elle vous satisfasse,
Des autres je vous fais grâce.
Mais la morale à la fin
Doit donner le refrain.
Comme la pauvre écrivisse
Ne rendez jamais service ;
Il faut mieux flouer les gens
Que d'être leur vivre à vos dépens !

ENSEMBLE.

Voilà, voilà, etc.

LE MARQUIS.

Oh ! la marquise ! (Le marquis entraîné par le rythme verveux du refrain, sort en énergumène.)

SCÈNE VIII.

DINDONNETTE, ÉCLOSINE, puis la MARQUISE.

ÉCLOSINE.

Comprends-tu ce vieux fou ? Il lui faut deux maîtresses ! (Redescendant la scène.) Ah ! monsieur le pacha !

DINDONNETTE.

Moi, il me fait rire.

LA MARQUISE, entrant avec émotion.

On a chanté faux, Alfred était ici !

DINDONNETTE.

La marquise !

ÉCLOSINE.

Qui ça, Alfred ?

LA MARQUISE.

Eh bien ! mon mari... Jules, Edouard Est-ce que je sais, moi !... Je m'en rappelle jamais son nom, à c't'animal-là !...

DINDONNETTE.

Madame parle du marquis ?

LA MARQUISE.

Oui, cher ange... et je n'ignore pas qu'il vient papillonner ici ; mais j'y mettrai bon ordre. D'autant plus que certains indices... quelques renseignements... Bref, on m'a chargé de... autrefois... il y a quelques années...

ÉCLOSINE, lui présentant un escabeau.

Si madame veut s'asseoir ?

LA MARQUISE.

Merci, je n'ai pas soif... Ne recueillez-vous pas, jadis, une petite fille du sexe féminin ?

ÉCLOSINE.

Oui, madame. Tout le village le sait.

LA MARQUISE, avec hauteur.

Mais, je ne suis pas tout le village, moi ! Enfin ! qui avait déposé l'enfant à votre porte ?

ÉCLOSINE.

Des cavaliers.

LA MARQUISE.

A cheval ?

DINDONNETTE.

Dans un carton à chapeau !

LA MARQUISE.

Dans un carton à chapeau ?

DINDONNETTE.

O mon Dieu, madame... sauriez-vous quelque chose... touchant ma famille ?...

LA MARQUISE.

C'est elle !... elle est jolie ! tous ses yeux !

DINDONNETTE.

Les yeux de qui ?... Parlez !

LA MARQUISE.

Rien !... un rêve !... J'ai soif maintenant !

ÉCLOSINE.

Mais enfin... ces questions ?...

LA MARQUISE.

Oh rien ! quelques renseignements... il se peut... il y a peut-être une erreur...

DINDONNETTE.

Ah ! madame, vous me faites bouillir !

LA MARQUISE.

Ah ! c'était un beau cuirassier !

DINDONNETTE.

Qui donc ?

LA MARQUISE.

Et sa jument ! quelle belle robe noire !... et des moustaches !...

ÉCLOSINE.

Une jument avec des moustaches ?

LA MARQUISE.

Oh ! non !... Félix ! Elle s'appelait Isabelle.

ÉCLOSINE, à part.

Elle est félicée aussi ! Ah ! ça fait un joli couple avec le marquis !

LA MARQUISE.

Il perdit son casque dans les combats. Des années se passèrent, on ne le revit plus, et nul ne saura jamais la fin de cette histoire... Je vous quitte !

DINDONNETTE, la retenant.

De grâce ! si vous savez quelque chose...

LA MARQUISE

De qui ? de quoi ?

DINDONNETTE.

Mais enfin, le peu que vous nous avez dit...

LA MARQUISE.

Moi, je ne dis rien ! Ah ça ! est-ce que vous allez me compromettre ? En voilà une petite folle ! Je cherche Edouard, Jules, Alfred... Est-ce que je sais, moi ! Je ne me rappelle jamais son nom à cet animal-là !

DINDONNETTE, s'attendrissant.

Oh ! que vous êtes dure, madame !

LA MARQUISE.

Pauvre petite chatte !... Tiens ! dussé-je faire mille des suppositions et compromettre le dénouement de cette histoire... Voilà toujours un baiser à compte sur ceux de ta mère. (Elle l'embrasse précipitamment.)

DINDONNETTE, émue.

De ma mère ?

LA MARQUISE, reprenant un air de froideur exagérée.

De la mère que je ne connais pas... Je ne sais rien... Je ne dis rien... Maintenant je verrai... Je m'informerais... Et d'ici-là... je vous prie d'envoyer promener le marquis. (A Éclosine qui lui présente un verre d'eau sur une assiette.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

ÉCLOSINE.

C'est un verre d'eau, madame.

LA MARQUISE.

Merci. J'ai trop parlé, je n'ai plus soif. (A Dindonnette.) Je vous laisse, mignonne. (A Éclosine.) Au revoir, petite. (Rires dans la coulisse.) Qu'est-ce donc ?

ÉCLOSINE.

Ce sont les tireurs qui jouent aux boules en attendant l'heure de la joute.

LA MARQUISE.

Comment des hommes sont là et vous ne me prévenez pas !... (Une grosse boule vient rouler à ses pieds.) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ? Des hommes ! des boules ! des tireurs ! Je me sauve ! (En sortant avec précipitation elle renverse Alexandrivore, qui venait chercher sa boule ; puis elle sort en jetant des cris.)

SCÈNE IX.

ALEXANDRIVORE, DINDONNETTE.
ECLOSINE, MARIETTE, FRANÇOISE, Les
CHASSEURS.

CHŒUR FINAL.

LES CHASSEURS.

Il faut partir,

Voici le moment de la joute.

De notre tir

Nous allons tous prendre la route.

Notre cœur bat,

Dans ce combat

Chacun veut se couvrir de gloire ;

Heureux qui gagne la victoire !

Allons,

Gais compagnons,

Partons.

ALEXANDRIVORE.

Ma Dindonnette jolie,

Ne crains rien, je t'en supplie.

Que veux-tu ? toucher le but,

Et puis dédaigner leur tribut.

DINDONNETTE.

Mon ami, de la prudence !

ÉCLOSINE.

Ne leur faites pas d'offense

Votre vrai but : Le voici !

(Elle désigne Dindonnette.)

Que ne restez-vous ici ?

ALEXANDRIVORE.

Grâce à l'ameur qui me guide,

Mon trait sera moins rapide

Que ne le seront mes pas,

Pour revenir dans ses bras.

CHŒUR.

Que c'est joli ce qu'il dit là ?

Mais il n'a pas flaner comme ça

Il faut (l'aider.)

Il faut partir ! etc. etc.

ACTE II.

Le tir, esplanade entourée de barrières peintes en vert.
Tribune à droite, premier plan. Établi à gauche,
premier plan : la cible au fond du même côté.

SCÈNE I.

LE BAILLI, seul ; il tient un gros pinceau vert
à la main, et regarde à la cantonade.Elle s'est éloignée un instant, suspendons
notre ignoble travail et occupons-nous de
mon discours. Qui croirait que moi, Arthur,
bailli de ce canton, je suis obligé, pour
plaire à la fille du seigneur, de faire lepeintre en bâtiment ? Oui M^{lle} Fleur-de-Noblesse m'a impérieusement sommé de l'aider dans ses grossiers travaux. Qu'elle scie des planches, qu'elle frappe du marteau, qu'elle manie la varlope, si c'est une vocation chez elle, ça la regarde ; mais obliger Arthur, bailli de ce village, à se salir les doigts pour peindre ce treillage !... Allons, bon ! je parle en vers ; mais c'était inévitable, je peins en vert, je parle en vers. Mais au diable le pinceau ! je suis seul, voyons un peu mon discours. J'ai à parler à de très-grands personnages : le marquis, la marquise, leur fille, que j'appelle signorita (C'est une petite attention espagnole que j'ai pour la jeune héritière.) et maintenant le fameux duc d'Enl'ace, président de la fête. Singulière nature, ce grand duc ! Il ne parle qu'à ses heures, c'est un muet intermittent ; vous lui parlez, il ne vous répond pas ; vous ne lui parlez pas, il vous répond. J'ai voulu savoir le fond de ce mystère, et son domestique m'a avoué que cela tenait à un ratelier qui fonctionnait mal ; voilà une économie mal placée. Ah ! va te faire lentair ! voilà l'autre qui arrive ! ren-gainons mon discours et reprenons le pinceau. O Michel-Ange, comme tu devais l'ennuyer !

SCÈNE II.

LE BAILLI, FLEUR-DE-NOBLESSE.

FLEUR, entrant, une poutre sur l'épaule et un
varlope à la main.Eh ! bien, qu'est-ce que c'est, bailli ! nous
flanochions donc !

LE BAILLI.

Moi, signorita ? (Au public.) C'est une petite
attention espagnole... Ah ! je vous l'ai déjà
dit. (Haut.) Je rivalise avec Paul Veronèse en
ce moment ; voilà deux ou trois poteaux qui
sont peints de main de maître. Mais si je ne
craignais de déplaire à la signorita... (Au public.)
C'est une petite att... ah ! oui ! (A Fleur-de-
noblesse.) Je lui demanderais la permission
de raboter un peu le discours que je dois
prononcer tout-à-l'heure, devant l'auguste
auteur de ses jours.

FLEUR.

Ah ! voilà qui sera joli ! voyons, ne lambinez
pas ; pendant que je vais donner le dernier
coup de poli à ce madrier, barbouillez ferme ;
je crois que ma tribune est un petit chef-
d'œuvre, qu'en dites-vous, bailli ? (En se
retournant, elle flanque un coup de poutre sur
la tête du bailli qui jette un cri.) Touché ! mais
faites donc attention ! Croyez-vous qu'ils seront
bien assis là dedans ?

LE BAILLI.

Divinement. (A part.) Comme cabare à
lapins, c'est on ne peut mieux réussi.

FLEUR, indiquant les places.

Le marquis, ma mère, le grand duc ; quant
à vous, ainsi que les notables, vous vous
metrez (Attendant à l'établi.) sur l'établi, vous

femme aussi. A propos, avez vous une femme ?

LE BAILLI.

J'en avais une... je l'ai encore, mais je ne sais pas ce qu'elle est devenue; il y a eu lundi huit ans qu'elle est allée à Petit-Brie, pour chercher un lacet de bottine; depuis cette époque je ne l'ai pas revue.

FLEUR.

Elle y met le temps.

LE BAILLI.

Elle était, si je ne m'abuse, un peu fatiguée de ma personne.

FLEUR.

Oh! si c'est possible! (A part.) que je la comprends, mon Dieu!

LE BAILLI, recevant un nouveau coup de madrier sur la tête.

Oh! mademoiselle, je vous en prie, je n'ai pas une tête en bois.

FLEUR.

Pardon, je ne l'ai pas fait exprès.

LE BAILLI.

Je me plais à le croire, mais pourquoi exécuter vous-même ces travaux grossiers ?

FLEUR.

L'ourquoi? pourquoi? vous tenez à le savoir? tenez-moi un peu ça et je vais vous le dire.

RONDEAU.

Pendant la ritournelle elle donne sa poutre à soni, au Bailli.

Ménisierie,
Charpenterie,
Fout de ma vie
Le seul bonheur.
J'aurai sans cesse
De la souplesse
Et de l'adresse
L'air ce labreur,
Valet de ferme
Est bien moins ferme,
Quand mon poing ferme
L'œil d'un magot.

Troussant mes manches

Fêtes, dimanches

Chantez, mes planches,

Sous mon gentil rabot. (Elle rabote.)

Métier charmant! (Elle rabote.)

Bonheur éternel! (Elle frappe avec un marteau.)

Pleinsir bien doux,

Quand je plante des clous!

PREMIER COUPLET.

Belle andalouse,
Qui, sur la pelouse,
Exerce avec ardeur
Ton jarret,
Ton mollet,
Ce travail est incomplet.
Cesse ma belle,
Ton jeu de prunelle;
Quant à ton bolero
Rococo,
A Châlot!
Ah! j'rends donc ce rabot!
Ménisierie, etc., etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Vois, dans ce monde
Chacun à la mode,

Sans vouloir s'expliquer,
Ni troquer,
Ni trinquer,
Des coups cherche à se flanquer.

O jeune fille,

Ta lunette aiguille,

On l'arrache au couill;

Cet ouill

Si gentil

On l'adapte au fusil.

Comment, les hommes nous prennent nos outils, et nous ne prendrions pas les leurs?... Oh! que si fait!

REPRISE.

Ménisierie, etc., etc.

LE BAILLI.

Eh! bien menuiserie, charpenterie, tant que vous voudrez, mais il n'en est pas moins vrai que cette toquade fait le désespoir de votre famille, qui a toutes les peines du monde à vous caser.

FLEUR, avec fierté.

Qu'est-ce que c'est, bailli ?

LE BAILLI.

Ah! ma foi, le mot est lâché! Vous n'ignorez pas, charmante demoiselle, que poussé par la nécessité de pourvoir à votre avenir, monsieur votre père a pris la résolution de vous accorder au vainqueur du tir, ne pouvant trouver pour vous un prétendant de votre rang.

FLEUR.

Monsieur mon père a eu tort. Que me font à moi les titres et les grandeurs? Je veux raboter, moi, na!... Dites donc, bailli, j'avais trouvé un petit amoureux qui faisait si bien mon affaire! il était... il était... (Baissant les yeux.) Ébéniste!

LE BAILLI.

Ébéniste?

FLEUR.

Oh! mais pas un ébéniste vulgaire, non, il faisait les moulures... C'est presque un artiste... Eh! bien, mon père me l'a encore refusé... On m'accorde au vainqueur du tir; que va-t-il faire, lui qui n'a jamais manié une arbalète? pauvre... Ernest! Dites donc, bailli? il a un grand signe là. (Elle montre la joue.) Et moi j'adore les signes, là. Il ne fait qu'errer dans les environs; il déserte l'atelier pour guetter mes pas; on le rencontre partout!... Vous l'avez peut-être vu déjà?

LE BAILLI.

C'est possible... n'est-ce pas un vieux qui a des lunettes?

FLEUR.

Bailli, vous êtes un crétin, et je comprends que votre femme ne soit pas revenue de Petit-Brie. (Ernest entre.) Tenez, le voici!

SCÈNE III.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST, accourant

Fleur-de-Noblesse!

FLEUR.

Ernest!

ERNEST.

Que je suis heureux de vous rencontrer!

FLEUR.

Et moi donc!

LE BAILLI.

Ah! ça, dites donc, quel rôle joue-t-on ici?

FLEUR.

Vous, faites le guet, et posez-moi ce madrier dans un coin.

LE BAILLI.

Mais...

FLEUR.

Pas de mais, ou je vous fais destituer.

LE BAILLI, à part.

Oh! les femmes! les femmes! (Avec force.) Mon Dieu, que je comprends donc la loi salique.

TRIO.

ERNEST.

Quoique je paraisse joyeux,
Vous me voyez bien malheureux.

FLEUR.

Mais pourquoi donc?

ERNEST.

A cette joie,

Qui me déroute,

Je ne peux paraître aujourd'hui,
L'air n'est inconnu.

FLEUR.

Quel ennui!

ERNEST.

Quelque chasseur adroit aux armes,
Hélas! va conquérir vos charmes!
Et ces appas si bien tournés
Vont me passer devant le nez.

LE BAILLI, prenant le milieu de la scène.

Mais l'heure de la joie avance,
Séparez-vous, de la prudence!

Il donne une note grave.

FLEUR, parlant.

Oh! le beau fa, bailli!

LE BAILLI.

On fait ce qu'on peut.

FLEUR, chantant.

Vous, dont l'esprit est sans pareil,
Bailli, donnez-nous un conseil.

LE BAILLI.

Mon avis le plus raisonnable
Est que monsieur s'en aille au diable!
Si l'on nous voit, tout est perdu,
Et je suis sûr d'être pendu!

ENSEMBLE.

FLEUR.

Allons, soyez docile,
C'est bailli de mon cœur.

Par quel moyen habile
Monsieur peut-il être vainqueur ?

ERNEST.

Allons, soyez docile,
Cher bailli de mon cœur,
Par quel moyen habile
Puis-je devenir le vainqueur ?

LE BAILLI.

Je suis un imbécile,
Et je crains un malheur,
Si je veux être utile
À toutes vos choses de cœur.

FLEUR.

O le plus beau des baillis,
Un avis ! un avis ! (Bis).

LE BAILLI.

Monsieur tire-t-il à l'arc ?

FLEUR ET ERNEST.

Non.

LE BAILLI.

Monsieur en a-t-il un ?

LES AUTRES.

Non !

LE BAILLI.

Monsieur a-t-il le temps d'en acheter un, et d'ap-
prendre à en jouer ?

LES AUTRES.

Non ! Non ! Non !

LE BAILLI.

Eh ! bien, ce que je vois de plus clair,
C'est qu'il aille se faire l'en l'air !

ENSEMBLE.

FLEUR ET ERNEST.

Pas de courroux,
On s'pass'ra d'vous,
De votre vieille lignasse.
Affreux bailli, mauvais pancrace,
Allez au diable, lâchez-vous !

LE BAILLI.

Pas de courroux,
Entendons-nous ;
Cette affaire m'embarrasse,
Moi je ne veux pas perdre ma place,
De grâce, de moi, passez-vous !

FLEUR.

Ernest, laissons-là ce vieux singe ! Depuis
deux jours, je rabote une idée que nous allons
mettre à exécution : habille-toi en chasseur,
présente-toi à la jouë et tire de confiance :
c'est moi qui ai confectionné la cible, elle est
à true !

ERNEST.

Elle est à true ?

FLEUR.

Et puis, je marque les chiffres, tu penses
que je l'avantagerai.

ERNEST.

Oh ! c'est riche ! mais quelque bonne vo-
lonté que vous mettiez dans cette affaire, ja-
mais je ne m'approcherai du but ; et le fa-
meux Alexandrivore est sûr, lui, de l'attrap-
per.

FLEUR.

Oui dà ! Eh bien ! laisse-moi faire, comme
dans les contes d'Hoffmann, grâce à moi, la
fêche te secondera, et la sienne le nar-
quera.

LE BAILLI.

De la magie ?

FLEUR.

Blanche ! (Prenant la poutre.) Va te revêtir,
Ernest, et aie foi !

ERNEST.

Foi j'ai !... j'y vas de confiance.

FLEUR.

Et vous, bailli, surtout du silence ! A ce
prix seulement je vous pardonne votre stu-
pidité.

LE BAILLI.

Oh ! signorita, c'est vexatoire.

FLEUR.

Ya. (A Ernest.) Toi, file !...

ERNEST.

Je vole ! (Il sort ; en s'éloignant il se cogne
dans la poutre qui, par un mouvement de bas-
cule, va frapper la tête du Bailli.)

LE BAILLI.

Oh ! je suis mort !

FLEUR.

Trop sensible bailli ! Tenez, pour vous
prouver que je ne vous en veux pas, j'ai
posé des planches dans votre cuisine. Avez-
vous des porte-manteaux ? A quoi accrochez-
vous votre perruque en rentrant ?

LE BAILLI.

Moi, je couche avec.

FLEUR.

Mais alors, vous devez avoir l'air d'un petit
amour quand vous dormez ?

LE BAILLI.

Je ne me vois pas, parce quand j'ouvre les
yeux, ça m'empêche de dormir.

FLEUR.

Pauv'bib ! Ah ! ça, qu'est-ce que je vas faire
de ce morceau de bois ? Tout me paraît com-
plet. Où le placer ?

LE BAILLI.

Placez-le où vous voudrez, excepté sur ma
tête.

FLEUR.

Si vous vous tenez à distance, ça n'arrive-
rait pas : vous êtes trop familier, bailli. (Au
public.) C'est vrai, ces gens-là, si on les lais-
sait faire, ils vous mangeraient dans la main !
Et je n'aime pas ça, moi, ça me chatouille
d'abord.

LE BAILLI.

Signorita, voici bientôt l'heure de la jouë,
je fais appel à votre dignité, débarrassez-vous
de cette poutre ! cela donne à votre tour-
nure un je ne sais quoi qui manque de dis-
tinction.

FLEUR.

Oh ! j'en ai trouvé le placement : je vais
en faire une petite potence pour M. le
bailli.

LE BAILLI.

Ah ! ah ! charmant, délicieux ! quel esprit !
(A part.) Ah ! si tu n'étais pas la fille de ton
père ! (Il reçoit un nouveau coup.) Oh ! mais, ça
me rend fou ! A mon tour, au moins !

FLEUR.

Voyons, voyons, bailli, ne pleurez pas et
rangez le ménage. (Elle lui repasse le malric.)
Assez d'ampoules aux mains, allons nous
mettre un peu de carmin sur les ongles. (Elle
sort.) Adieu, cher bailli, vous ne m'en voulez
pas, n'est-ce pas ? (Elle disparaît en riant aux
éclats.)

SCÈNE IV.

LE BAILLI, puis LE GREFFIER, puis GÉROMÉ.

LE BAILLI.

Et n'avoir personne à qui rendre les coups
qu'elle m'a donnés !... Ah ! voilà mon gref-
fier ! arrive ici, espion ! (Il flanque un coup de
poutre sur la tête du greffier qui entre.)

LE GREFFIER.

Oh ! cristi, que ça m'a fait mal !... Oh ! si ça
n'était pas le bailli ! (En faisant un geste, il
cogne Gêromé qui entre.)

GÉROMÉ.

Sarpejeu ! faites donc attention, greffier de
malheur ! vous ne voyez donc pas qu'il y a
quelqu'un derrière vous ?

LE GREFFIER.

Je ne vous avais pas vu.

LE BAILLI.

Allons, pas de discussion, rangez-nous tout
ça, greffier, et vous Gêromé, voyons votre
rapport !

Le greffier porte dans la coulisse les outils, les plan-
ches, etc. Gêromé tire un petit carnet de son uni-
forme.

GÉROMÉ, parcourant son livre.

Avec plaisir. Primo. Ce matin, à l'aurore, j'ai
acheté pour deux sous de saindoux.

LE BAILLI.

Eh ! bien, qu'est-ce que ça me fait à moi ?

GÉROMÉ.

Comment, ce que ça vous fait ? mais c'était
pour cirer mes bottes.

LE BAILLI.

Est-ce que ça me regarde, ça ?

GÉROMÉ.

C'est toujours pour le compte du gouverne-
ment.

LE BAILLI.

Mais je n'en n'ai pas mangé, moi, et je suis
du gouvernement aussi.

GÉROMÉ.

Si vous saviez ce que mes bottes absorbent !
C'est effrayant ! Je vous en aurais bien gardé
avec plaisir si...

LE BAILLI, l'interrompant.

Après ?

GÉROMÉ.

Deussio. J'ai signifié à la grande Jacque-
line de ne plus amener son chien à la paroisse.

LE BAILLI.

Ça, c'est l'affaire du suisse ; vous ne devez
pas vous immiscer dans ses fonctions.

GÉROMÉ.

Je ne m'y immisce... misce... misce...

LE BAILLI.

Est-ce qu'il me prend pour une chienne au-
glaise ?

GÉROMÉ.

Misce... misce... (Très-accentué.)

LE BAILLI.

C'est bon, vous travaillerez ce moi là chez
vous. Après ?

GÉRONÉ.

Troissio. Les deux noyés d'hier sont retrouvés.

LE BAILLI.

Où ça ?

GÉRONÉ.

Au cabaret de Malassis; après une baignade, ces deux particuliers-là avaient oublié leurs chapeaux sur le bord de la rivière, et c'est ce qui nous a imbus.

LE BAILLI.

Induits !

GÉRONÉ.

Imbus !

LE BAILLI.

Induits !

GÉRONÉ.

J'aime mieux imbus, puisque nous étions au cabaret.

LE BAILLI.

Ah ! après ?

GÉRONÉ.

Quatrio. Ils sont sauvés.

LE BAILLI.

En êtes-vous sûr ?

GÉRONÉ.

J'ai vidé un verre de vin avec eux. Cinq-ailo...

LE BAILLI, regardant sur le livre.

De quoi ?

GÉRONÉ.

C'est tout.

LE BAILLI.

Mais il y a encore quelque chose d'écrit.

GÉRONÉ.

Ah ! ça, ce n'est rien, c'est une chanson.

LE BAILLI.

Quelle chanson ?

GÉRONÉ.

Une chanson que j'ai... éventée.

LE BAILLI.

Toi ? pas possible !

GÉRONÉ.

Cela vous étonne, pas vrai ? mais avant d'être militaire, monsieur le bailli, tel que vous me voyez, j'étais employé... chez un pharmacien.

LE BAILLI.

Qu'est-ce que tu faisais chez lui ?

GÉRONÉ, avec orgueil.

Je faisais les courses.

LE BAILLI.

Oh ! alors, tu dois être très-fort sur la versification.

GÉRONÉ, s'attendrissant.

Oh ! si mes parents avaient voulu...

LE BAILLI.

Ne pleure pas, Géroné, et chante-moi ça. (Tirant sa montre.) Il me reste cinq minutes, deux pour t'entendre et trois pour me recueillir, à cause de mon discours... Saprissi ! que j'ai mal à la tête ; petite coquine, va ! Comment est-ce intitulé ?

GÉRONÉ.

Le flanc !

LE BAILLI.

Comment le flanc ?

GÉRONÉ.

Eh ! bien, oui, pas la galette, le flanc. (Il indique le côté.)

LE BAILLI.

Ah ! singulier sujet !

GÉRONÉ.

Au commencement, il y a un roulement, dans le milieu, un roulement, et à la fin... un roulement.

LE BAILLI.

Ça fait trois ?

GÉRONÉ.

Au moins.

LE BAILLI.

Non pas au moins, ça fait trois, juste.

GÉRONÉ.

Vous allez voir.

LE BAILLI.

Non ! tu me dis : il y a un roulement au commencement, un au milieu et un à la fin, ça fait bien trois.

GÉRONÉ.

Ça dépend de celui par qui que vous commencez. Si vous commencez par le troisième ça fait six, trois et trois ça fait six.

LE BAILLI, au public.

Et il faut vivre avec des gens comme ça ! Je suis curieux de connaître sa poésie !

GÉRONÉ.

Je commence.

LE BAILLI.

Je t'écoute ! Je t'écoute !

GÉRONÉ.

Un roulement !

LE BAILLI.

C'est convenu ! Je les compte.

CHANSON DE GÉRONÉ.

GÉRONÉ, imitant le tambour.

Brrrou !..

LE BAILLI, comptant sur ses doigts.

Un !

GÉRONÉ.

Où ! ça fait un ! (Reprenant.) Brrrou !..

LE BAILLI.

Deux !

GÉRONÉ.

Non, celui-là c'est le même.

LE BAILLI.

Ah ! celui-là c'est le même. Eh ! ben, et l'autre ?

GÉRONÉ.

J'vas vous le faire.

LE BAILLI.

Bien !

GÉRONÉ.

Brrrou !..

LE BAILLI.

Trois !

GÉRONÉ.

Mais non, c'est toujours le même, puisque je recommence !

LE BAILLI, ouvrant de grands yeux.

Oh ! oh ! oh ! c'est bien, allez !

GÉRONÉ.

PREMIER COUPLET.

Pour les braves militaires

Y a deux genres de flanc.

Le flanc gauche et le flanc droite,
Arrête en arrière, en avant.

Un roulement,

Brrrou !

LE BAILLI.

Je ne compte plus !

GÉRONÉ.

Vous avez tort !

C'est fait qu'que qu'fois on se trompe,

C'est qu'on n'réfléchit pas assez

A la différence qu'y a entre la main droite

Avec celle qu'est d'autre côté.

Bataplan ! hi han ! en avant !

Fa, fa, fa, fa, un roulement.

Brrrou !..

LE BAILLI, au public.

Cette chanson est un parfum ! elle fera sensation !

GÉRONÉ.

Il y a un second couplet ! Vous allez voir !
vous allez voir ! Second couplet.

DEUXIÈME COUPLET

C'est fait qu'toujours une armée

N'est jamais chose inutile,

C'est qu'on l'a fait travailler

A prendre tout's sort's de ville

En quadrille !

Brrrou !

Les gens qui sont dans l'commerce

Ne comprennent pas tout ça ;

Quand ils nous voient avec leurs bonnes ça les vexa,

Ils font un pif qu'est long comme ça.

Bataplan ! hiban ! en avant !

Fa, fa, fa, fa, un roulement !

Brrrou !

LE BAILLI.

Et vous intitulez ça le flanc ?..

GÉRONÉ.

Vous n'avez donc pas entendu au commencement de la première strophe ! (Récitant.)

Pour les braves militaires

Y a deux genres de flanc !

LE BAILLI.

Ah ! assez de flanc comme ça ! Je suis sur le flanc, du flanc ! sapristi, il a encore augmenté mon mal de tête. (Musique à l'orchestre. Tout le monde entre.) Allons, bon ! voici le peuple, le marquis, sa femme, sa fille, le duc d'En-Face... toute la boutique ! La cérémonie va commencer. En avant le chœur d'allégresse !..

SCÈNE V.

LES MÊMES, LES JOCTEURS, PAYSANS, NOTABLES,
puis LE GRAND DUC, LE MARQUIS, LA
MARQUISE, FLEUR-DE-NOBLESSE.

CHŒUR.

Fête nouvelle

En ce lieu nous appelle ;

C'est une belle

Qui doit être en ce jour

Accordée en retour

De l'adresse et de l'amour.

Que l'on s'empresse,

Car c'est Fleur-de-Noblesse
Allégresse !
Sa hauteesse
Est digne de tous les vœux,
Le vainqueur sera bien heureux !

Sur la fin du chœur, entrent le grand duc, le marquis, la marquise, Fleur-de-noblesse. Ils vont se placer dans la tribune.

LE BAILLI, *se levant et ôtant son chapeau.*

Illustres personnages ! Grand duc d'En Face, seigneur marquis d'Esprucprucpruck, chaste Ipsilboé de Haut-en-truffes, son épouse, mère de la commune,...

LA MARQUISE.

Hein ?.. bailli...

LE BAILLI.

Je dis mère, car c'est vous qui allaitez tous les pauvres.

LA MARQUISE.

Ah!...

LE BAILLI.

Fleur-de noblesse, gracieuse signorita !

LE DUC.

Messieurs... Oh ! oh ! oh ! *(Il porte la main à sa mâchoire.)*

LE MARQUIS.

Vous souffrez ?

LE BAILLI, à Génomé.

Je sais ce qui le gêne ; c'est son ratelier.

GÉROMÉ.

Vraiment ? si jeune !

LA MARQUISE.

J'ai oublié mon vinaigre de Jean-Vincent Bully.

LE BAILLI.

Génomé, courez, et en même temps rapportez-moi une compresse.

LA MARQUISE.

Sur ma commode, vous trouverez un flacon, c'est mon vinaigre, allez ?

GÉROMÉ.

Je roule, madame. *(Au public, avec un sourire significatif.)* C'est elle. *(Il sort.)*

LE DUC, *se trouvant remis.*

Pardon, monsieur le marquis, respectable bailli, vous tous joueurs valeureux qui m'écoutez...

LE BAILLI, à part.

Ah ! le voilà remonté !

LE DUC.

Je remercie du fond du cœur monsieur le marquis d'une part, monsieur le bailli de l'autre, de... *(Il s'arrête.)* Oh ! oh ! *(Il porte de nouveau la main à sa bouche.)*

LE MARQUIS, à part.

Ah ! bon, le voilà dévissé. *(Haut.)* L'objet de cette assemblée est d'accorder la main de ma fille au vainqueur. Ce vainqueur, quel est-il ? il est là parmi vous ! Le sort va le désigner tout à l'heure ; ce sera peut-être le plus rustre d'entre vous.

LE DUC, *se levant, au marquis.*

Pardon, permettez-moi de continuer.

LE MARQUIS.

Le pourrez-vous ?

LE DUC.

Je l'espère. Ce sera le plus rustre d'entre vous. disiez-vous tout-à-l'heure en parlant du

vainqueur. Je suis entièrement de votre avis. Et voilà ce goujat, puisque goujat il y a, en possession d'une fleur de beauté et de noblesse. Oui, messieurs, et moi, grand duc d'En-Face (ainsi nommé parce que je reste de l'autre côté de l'eau.), je viens vous dire : Allons, hardis arbalétriers, piquez-vous d'honneur, tâchez tous d'être vainqueurs : et n'oubliez pas que le prix est une Fleur-de-Noblesse, et, et... Oh ! oh ! oh ! *(Le Duc s'arrête.)* Oh ! oh ! oh !

LE MARQUIS, *il tire sa montre, à part.*

Une minute de plus il y arrivait. *(Haut.)* Oui, multitude, je fais bien les choses..., et comblés d'honneur, de gloire, vous vous retiendrez tous dans vos foyers, avec la joie au cœur, la reconnaissance au cœur, tout au cœur ! aux chœurs, le chœur et reprise du chœur !

CHŒUR.

Fête nouvelle, etc.

LE MARQUIS, *interrompant après le second vers.* Assez ! assez ! ne vous fatiguez pas, ça suffit. *(Entrée de Génomé.)*

GÉROMÉ.

Voilà le flacon demandé, madame. *(Il le tire de sa botte.)*

LA MARQUISE.

C'est bien ! c'est bien ! Donnez, et mettez-vous là, Génomé.

GÉROMÉ, au public, avec le même sourire que précédemment.

C'est elle ! c'est-elle et Némorin. *(Il s'indique.)*

LE MARQUIS.

Que la trompette résonne, la joute va commencer ! *(On entend une fanfare, et l'orchestre joue piano pendant le dialogue qui suit.)*

FLEUR.

Moi, papa, je descends pour prendre les notes.

LE MARQUIS.

Génomé ! *(Plus fort.)* Génomé !... Malchichet !...

GÉROMÉ.

Présent ! monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Ah ! répondez-donc ! appelez-les joueurs à tour de rôle. *(Il lui passe une liste.)*

GÉROMÉ.

Oui, monsieur le marquis !

LA MARQUISE, au public.

C'est drôle !... ça me fait de l'effet tout de même ! chaque instant qui s'écoule m'éloigne de mon enfant ; j'éprouve une satisfaction difficile à décrire !

GÉROMÉ, appelant.

Emile Chavassus.

CHAVASSUS.

Présent ! *(Il salue et va se placer.)*

LA MARQUISE.

Qu'il est beau, ce jeune homme ! *(Chavassus lance sa flèche.)*

FLEUR, vérifiant.

124.

CHAVASSUS.

Je ne suis point en arc, j'ai mal déjeuné.

GÉROMÉ, appelant.

Arrr !...

LE BAILLI.

Comment, il y a encore un roulement ?

GÉROMÉ.

Mais non, mais non. *(Appelant.)* Errrnest !

LE MARQUIS.

C'est un nom de coiffeur.

LA MARQUISE.

Tiens ! il est gentil ce petit.

ERNEST.

Si je sais par quel bout tenir mon arc, je veux bien que le cri me croque.

FLEUR, passant près d'Ernest.

(Bas.) J'ai préparé deux flèches, une pour toi et une pour le malin qui va venir, vise en l'air. *(Elle regagne le but en arrondissant la scène d'une façon comique.)*

LE MARQUIS, se levant.

Ah ! ça, qu'est-ce que c'est donc que toutes ces manières-là ! Vas-tu tirer, toi ?

ERNEST.

Monsieur, je m'arme.

LE MARQUIS.

Allons ! une, deussc, v'lan ! Ernest tire par dessus le but, la cible tourne rapidement, grâce à un mouvement de Fleur, une autre flèche apparaît fichée dans le point central. La musique s'arrête.

TOUS, surpris.

Ah !

LE MARQUIS.

C'est un peu fort !

ERNEST.

J'avoue que je ne m'en croyais pas capable.

LE MARQUIS.

Enfin, puisque le sort le veut, à lui le prix ! *(Trémolo.)*

SCÈNE VII.

LES MÈNES, ALEXANDRIVORE.

(On entend un coup de tambour au moment où il entre.)

ALEXANDRIVORE.

Un instant, à moi !

SEPTUOR.

ENSEMBLE.

Quel est donc ce chasseur ?
Son aspect est étrange !
Sur son front quel mélange
D'audace et de terreur !

LE MARQUIS.

Ah ! d'effroi je sens battre mon cœur !

Comme la note de cœur est très-basse, le Bailli l'interrompt.

LE BAILLI.

Pardon, monsieur le marquis, vous n'y arriverez jamais, permettez-moi de vous donner un coup de main. *(Il essaie de chanter, il n'y parvient pas.)*

GÉROMÉ.

Vous n'avez donc pas de creux ? *(Il fait la note basse.)*

ALEXANDRIVORE,
épense à toi, bel ange ! (Dis.)
Mon air leur semble étrange.

LE CHŒUR.
Ah ! comme il a l'air étrange !
FLEUR.

J'aime cette pâleur
Il a le teint d'un ange !
D'un sentiment étrange
Je sens battre mon cœur.
Ce que je sens, je l'ignore,
De l'avenir je ne sais rien encore
Mais sa belle, que j'abhore,
N'aura pas ce beau vainqueur.

LE MARQUIS.
Pourquoi vous présenter ainsi ?

LE BAILLI.
Pourquoi vous présenter ainsi ?
GÉROMÉ, parlant.

Vos papiers?... Je vous arrête ! (On descend de la tribune.)

LE MARQUIS.
Géromé, laissez-vous !

GÉROMÉ.

Ah ! je ne connais rien, moi ; s'il n'a pas ses papiers, je l'arrête !

LE MARQUIS.

Je l'arrête ! je l'arrête ! Qui est-ce qui fait loi, ici ?

GÉROMÉ.

Loi ? c'est vous, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Vous êtes un impertinent. (Il le pousse.)
Pau ! (Et Géromé tombe sur la marquise, qui pousse un cri.) Maroufle ! s'asseoir sur la marquise ? Est-ce qu'il le fait mal, Isabelle ?

LA MARQUISE.

Non, Eugène ; seulement j'avais des œufs frais dans ma poche !

LE MARQUIS.

Des œufs, ça nettoie. (Reprenant le chant et s'adressant à Alexandrivore.)

Quelles sont ces façons-ci ?

LE BAILLI reprend le vers.

LE DUC.

Pourquoi frapper sur un casse-tête ?

LE MARQUIS reprend le vers.

ALEXANDRIVORE.

Comment, pourquoi frapper sur une cas-trolle ? Tous les jours, dans le monde, on entre en frappant à la porte ; ici, il n'y a pas de porte, j'entre en frappant sur une casse-tête.

LA MARQUISE.

Vraiment tout ça me paraît drôle !

LE DUC, LE MARQUIS, LE BAILLI.

Vraiment tout ça me paraît drôle !

LE BAILLI, LE MARQUIS, GÉROMÉ, LA MARQUISE, alternativement.

Tâchez donc d'ôter vos chapeaux. (Quatre.)

ENSEMBLE.

ALEXANDRIVORE.

Pourquoi veut-on que j'ôte mon chapeau ?

Tous ces gens-là ont un coup de marteau !

TOUTS.

Ah ! ôtez donc votre chapeau !

Cet homme-là a un coup de marteau.

Fortissimo à l'avant-scène. Le marquis tire son couteau de chasse, et Géromé son sabre.

Quel est donc ce chasseur ?

Son aspect est étrange ;
Sur son front quel mélange
D'audace et de terreur.
Ah ! d'effroi, je sens battre mon cœur ! (Ter.)

LE MARQUIS.

Mais enfin, jeune homme, que voulez-vous ?

ALEXANDRIVORE.

Ce que je veux ! je veux transpercer la flèche de monsieur !

LE MARQUIS.

Mais...

ALEXANDRIVORE.

Qu'est-ce que vous demandez ? que je joute ? je vais jouter, je n'ajoute rien. (Il avance devant le public et ôte sa toque.)

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que vous voulez faire ?

ALEXANDRIVORE.

Une invocation au Dieu des armées !

LE MARQUIS.

Une romance ! Ah ! mais !...

ALEXANDRIVORE d'un ton impérieux

Je le veux, je le veux !

LE MARQUIS, au duc,

Il est écrasant ce polichinelle-là ! Il impose.

LA MARQUISE.

Il est imposant.

LE BAILLI.

Positivement.

LE DUC.

Oh ! oh ! oh !

LA MARQUISE.

Oui cher d'En-Face, nous savons ce que vous voulez dire.

FLEUR.

Je veux en être.

ALEXANDRIVORE.

Volontiers ! je vous permets une petite tierce, mais n'en abusez pas. Connaissiez-vous la polonaise et l'hirondelle ?

FLEUR.

Non !

ALEXANDRIVORE.

Ni moi non plus. Eh bien ! improvisons quelque chose sur ce sujet-là, ce sera gracieux. (Au public.) La polonaise et l'hirondelle.

CHANSON.

I.

Un jour, passant par Meudon,
Une belle Polonaise
Me dit : jeune homme, pardon,
Quel chemin mène à Falaise ?
C'est, je crois,
Par le bois ;
Venez nous cueillerons la fraise.
Au printemps, c'est l'inouïement...
D'offrir ce petit agrément.

DEUXIÈME COUPLET.

FLEUR.

Ils prennent un sentier vert,
La belle se met à sourire,
Et lui dit : j'étais bien, mon cher,
Qu'avec moi vous voulez dire.

N'oubliez pas !
Ou j'en vas,
Mais notre galant soupire,
Et, tombant à genoux...
Lui rrrrrroucouit des mots bien doux.

TROISIÈME COUPLET.

ALEXANDRIVORE, FLEUR, EN DUO.

Pour terminer la chanson,
Parlons un peu d'hirondelle
Qui s'envola du buisson,
Pendant leur douce querelle.

Tous les ans
Nos amants,
Viennent à la saison nouvelle,
Afin de voir si l'oiseau...
S'envolera de nouveau.

LE MARQUIS.

Cette villanelle m'a un peu réconcilié avec lui.

GÉROMÉ.

C'est égal, ça manque de roulement cette chanson-là.

LE MARQUIS

Allons, jeune homme, à vous la pose.

FLEUR à part.

Oui, oui, vise-bien, va ; je vais flanquer un coup de pied au but.

LE MARQUIS.

En garde, jeune homme ! fendez-vous, et tirez.

ALEXANDRIVORE, négligemment.

Ah ! bah ! je suis tellement sûr de mon fait, que je n'ai pas même besoin de viser ! Tenez, regardez-moi ce coup d'œil. (Musique à l'orchestre. Fleur-de-Soblesse donne un coup de pied au but et reçoit la flèche dans l'œil. Pendant tout le chœur suivant, elle saute et va de l'un à l'autre.)

CHŒUR.

Ah ! quel accident !

Que c'est imprudent

D'approcher ainsi de la cible !

Ça doit lui faire un mal sensible,

L'autre va recevoir un drol' d'accueil !

Lui mettre ainsi sa flèche dans l'œil

Ayez donc d'la confiance dans des gens qu'ont l'orgueil.
(La musique continue à l'orchestre jusqu'au final.)

LE MARQUIS.

Empoignez-le ! empoignez-le !

GÉROMÉ.

Ça, c'est mon affaire. (Passant.) Jeune homme je vous arrête.

ALEXANDRIVORE.

Est-ce que je l'ai fait exprès, moi

LA MARQUISE se trouvant mal.

Ah ! (On s'empresse autour d'elle.) Non, je ne veux pas que ce soit un autre que Géromé qui me tape dans la main. (Elle a une attaque de nerfs.)

GÉROMÉ.

Attendez-moi ! jeune homme, attendez-moi ! je viens vous arrêter dans un instant.

LA MARQUISE.

Viens, mon chéri !

FLEUR.

Mais papa, ne vous faites pas tant de mal ;
je vous assure que ça me gêne fort peu.

LE MARQUIS.

C'est égal, comment veux-tu que je t'emmène
en soirée avec ça ! Qu'on l'entraîne à la tour
du Donjon. (Ici Gêromé, ne pouvant tirer son
sabre, fait signe à Alexandrivore, qui lui rend
ce service, et lui remet le sabre après l'avoir
tiré. Alors Gêromé le saisit au collet.)

CHŒR FINAL.

En prison (Dis.)

A la tour du Donjon !
A Donjon de la Tour,
A la Tour du Donjon,
Don, Don

Digue, digue, digue, don !
Et allez-donc !

Qu'il soit couvert de chaînes,
C'est bien fait !
Il n'est pas au bout d'ses peines !
C'est parfait !

Les châtimens sont trop doux !
J'pens'comm'vous !

Qu'il moisiss' sous les verrous !
C'est trop doux.

REPRISE.

En prison !... Etc...

Sur cette dernière reprise, ils se trouvent entraînés
peu à peu par le rythme du chant, et ils finissent tous
par danser en se dirigeant vers le château.

Le rideau baisse.

ACTE III.

Le théâtre représente une terrasse du château. — Au
fond, des créneaux à hauteur d'appui. — A gauche,
la tour où est enfermé Alexandrivore. Une grande
fenêtre grillée fermée, au lever du rideau, par deux
grands volets verts. A droite, quelques marches, et
l'entrée de l'appartement de Fleur-de-Noblesse.

SCÈNE I.

GÉROMÉ, UNE SENTINELLE, comique. (Cas-
que impossible, hallebarde, etc.)

GÉROMÉ.

Vous entendez bien !... veillez sur le pri-
sonnier, et ne laissez pénétrer dans cette
tour, que ceux qui vous donneront le mot
d'ordre !...

LA SENTINELLE.

Et quel est-il ?

GÉROMÉ, cherchant.

Le premier mot venu... Choufleur...

LA SENTINELLE.

Bon !...

GÉROMÉ

Promenez-vous, tournez autour !...

LA SENTINELLE.

Autour de quoi ?

GÉROMÉ.

Autour de la tour !

LA SENTINELLE.

Puis-je aller aux alentours ?

GÉROMÉ, après une légère hésitation.

Ne quittez pas la tour... allez et venez tour
à tour, pendant que je vais faire un petit
tour. (La sentinelle s'éloigne, et Gêromé descend
à l'avant-scène.) Il faut que je dispose tout
pour l'assemblée des docteurs qui va avoir
lieu ici. Le bailli est auprès de la malade, qui
s'est retirée dans ses appartemens avec sa
flèche qui ne la quitte pas plus, et le marquis
m'ayant dit que j'étais son supplément, il
faut que je m'occupe de faire placer les fau-
teuils. Une seule chose me trouble dans mes
occupations, je rêve !... Depuis que j'ai vu la
marquise défaillante, s'évanouiller et m'ap-
peler à son secours, je n'ai plus qu'une pen-
sée... Je l'aime !... seulement elle n'est pas
assez grosse... elle manque de vaporeux...
D'un autre côté, son mari n'est pas commode,
bien que je l'aime pour le bon motif !... Que
puis-je espérer ? Allons ! allons ! lâchons
toutes ces chimères ! (Chantant, à son insu,
l'air de Pygmalion, dans Galatée.)

AIR.

Tristes amours !... folles chimères !...

(Parlé.) Suis-je assez estubér ! voilà que je
me trompe d'air à présent. (Chantant un autre
air.)

Ah ! fuyez de mon cœur, folles chimères !

(Parlé.) Celui-là est plus joli.

Plus tard, votre douceur serait amère,
Et dans ma qualité, jamais de larmes,
L'insensibilité sied aux gens d'armes.
Aussi, plus d'accent amoureux ;
A nous, refrains gais, vifs ou valeureux !
Entonnons donc d'une voix de tonnerre
Un chant bachique, ou bien de guerre !

REFRAIN.

Mille canons,
Cent baïonnettes,
Vingt-trois canettes,
Cent bouchons !
Chantons la gloire,
Mais après boire.
Le gosier
Avant le laurier.
Car cette chose
N'est pas toute rose ;
Avant de penser au bivouac,
Gargarisons-nous l'estomac !

PREMIER COUPLET.

Si l'on savait les dangers de la guerre,
On resterait sous le toit de son père,
De la bataille on rapporte souvent,
Au lieu d'un grade, un beau nez en argent !
Mille canons, etc., etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand je partis, ma mère me dit : Gamille !
(Parlé.) Je m'appelle Camille dans mes mo-
ments oisifs. (Reprenant la fin de son chant.)
Mille !
Dans les combats que ton courage brille,
Je n'te demande pas de r'venir général,
Tu pars à pied, reviens au moins à ch'val,

(Parlé.) Et j'ai tenu parole : à la bataille de
Moule-en-Suif Je, m'étais engagé dans le ré-
giment des patineurs irlandais.), je force la
porte d'une d'une maison déserte. Un labou-
reur me demande le chemin de Versailles, je
lui fends la tête du revers de ma latte, et du
même coup j'abats trois arbres qui se trou-
vaient derrière lui. Le lendemain, j'étais
nommé inspecteur du gaz, chez une riche
famille péruvienne !

REPRISE DU REFRAIN.

Mille canons,

Cent baïonnettes, etc.

Ah ! ça, voyons, occupons-nous du prison-
nier. Ce pauvre maladroît chasseur, il est là
dans la tour du Donjon !... Ah ! si les chirur-
giens ne guérissent pas mademoiselle, il est
sur de son affaire !... j'aimerais mieux me pas-
ser de chemise toute ma vie, que d'être dans
la sienne ! Mais pour porter une buffleterie, on
n'en est pas moins sensible, faisons-lui don-
ner un peu d'air. — Eh ! là-bas, sentinelle !...
ouvrez les volets un instant, je vas revenir !
courons aux fauteuils... Après ça, ces mes-
sieurs peuvent bien les apporter eux-mêmes,
s'ils veulent s'asseoir.

Il sort en fredonnant : Mille canons, cent baïonnettes,
etc. La sentinelle ouvre les volets. On aperçoit Alexan-
drivore debout devant un tour, en train de confection-
ner de petits bâtons de chaise. La sentinelle s'éloigne.

SCÈNE II.

ALEXANDRIVORE, seul, s'arrêtant de travailler.

Cristi ! que je me fais vieux ici !... En voilà
de la fantaisie et de la barbarie ! Ils ne se con-
tentent pas de me mettre entre quatre murs,
il faut encore que je leur confectionne cent
trois petits bâtons de chaise par heure !... ou,
sinon, il y a une espèce de brute par là, qui
m'administre une volée de coups de trique !...
Je vous demande un peu ce qu'ils vont faire
de tout ça !... oh ! oh ! les gueux ! Et toi, ma
Dindonnette, que fais-tu en ce moment ?... Tu
penses à moi ?... cette pauvre fille !... Tous les
jours elle grimpe sur ce mur, et vient causer
avec moi... Elle m'apporte des douceurs : du
tabac, des saucissons, que sais-je ?... ô soleil,
quand seras-tu briller le jour de ma sortie ?...

ROMANCE.

I.

A mes regards voilés,
Fais briller ta lumière,
De mes jours désolés
Abrège la carrière,
Soleil, astre du jour,
Viens dans ce noir séjour
Consoler mon amour !

(Parlé.) Saprelotte ! et mon ouvrage ?... (Chanté)

Tournez, tournez, petits bâtons, à ma voix,
Laitou, laitou, laitou, tra là là.

Pendant chaque heure, il faut que j'en fasse cent trois

Laitou, laitou, laitou, tra là, là !...

imitation de fête ou de clarinette, avec un bâton de
chaise.)

II.

Et pourtant ma douleur
Serait vite endormie,
Si, pour ce dur labeur,
J'avais ma douce amie !..
Ce travail pleins d'appas,
Ne me convenant pas,
Je me croisais les bras !..

(Parlé.) Et je la regarderais faire, cette chère enfant !.. sacrilsi ! mais je ne fais rien ! gare la trique !

REFRAIN.

Tournez, tournez, etc., etc.

SCÈNE III.

ALEXANDRIVORE, DINDONNETTE, paraissant au fond.

DINDONNETTE.

Cocou !..

ALEXANDRIVORE.

Ah ! la voilà !.. Tiens, c'est toi, Dindonnette !

DINDONNETTE, arrivant près de la tour.

Où, la sentinelle dort, et j'ai pu, sans la réveiller, lui monter sur les épaules, pour arriver jusqu'à toi.

DUETTO.

ENSEMBLE.

Te voilà, mon bibi !
Te voilà, mon chéri !
Mon cœur est tout joyeux
Quand te voient mes yeux !
Qu'il est doux chaque jour.
De se parler d'amour !

DINDONNETTE.

Quels plaisirs enivants,
De tromper des tyrans !

ALEXANDRIVORE.

Oui, malgré tous leurs soins,
Nous causons sans témoins !

ENSEMBLE.

Ah ! que font aux cœurs purs
Les grilles et les murs ?

ALEXANDRIVORE.

Dindonnette adorée, m'apportes-tu du neuf ?

DINDONNETTE.

Je t'apporte des fleurs, avec un p'tit peu d'haut !

ALEXANDRIVORE.

Tu sais flatter mes goûts ; je t'adore, ô ma belle !

DINDONNETTE.

Les instants sont comptés, Jette-moi ta ficelle !

ALEXANDRIVORE lui jette une ficelle.

Tiens !.. attrape !.. et surtout, attache bien... (Dindonnette attache d'abord une guirlande de roses, puis son panier au bout.) Est-ce fait ?

DINDONNETTE.

Là !.. Tire à toi !..

ALEXANDRIVORE, tirant le panier.

Ah ! Je suis bien heureux, ou je ne m'y connais pas !

Ce panier et ces fleurs ont pour moi double appas,
L'idéal de la femme se résume en ces mots :

Soigner notre estomac...

DINDONNETTE, terminant sa phrase.

Et vous couvrir de roses

(Parlé.) Ah ! petit chat !

(Reprise du premier motif.)

Te voilà, mon bibi,

Etc., etc.

ENSEMBLE.

Moments charmants,

Heureux présage !

Dans son amour, la fille sage

Sait mêler les plus doux présents,

Des fleurs et puis des aliments !

Moments charmants,

Lorsque le cœur et l'estomac sont tous les deux contents

Sur cet ensemble, Alexandrivore a mangé un

morceau sur le pouce.

ALEXANDRIVORE.

Maintenant, parlons affaire... quelles nouvelles ?

DINDONNETTE.

Le marquis a fait lambouriner dans toutes les villes environnantes, qu'il recevrait aujourd'hui tous les savants qui se présenteraient pour guérir sa fille !..

ALEXANDRIVORE.

Et les amis ?

DINDONNETTE.

Ils te préparent une surprise... Par esprit de corps, ils ne veulent pas que le marquis te retienne plus longtemps... Donc, à l'aide de déguisements, ils doivent s'emparer du château et te délivrer !.. Dufour, Copeau et Chavassus sont à la tête !..

ALEXANDRIVORE.

Chavassus aussi !.. Je suis tranquille ! J'aperçois le bailli et Gêronmé, sauve-toi !.. A quand leur tentative !..

DINDONNETTE.

A tantôt !.. adieu !.. (Elle disparaît, Alexandrivore lui envoie un baiser et se remet à travailler avec ardeur, en voyant arriver le bailli et Gêronmé.)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Adieu donc, mon bibi,

Etc., etc.

SCÈNE IV.

LE BAILLI, GÉRONÉ, ALEXANDRIVORE, LA SENTINELLE.

LE BAILLI.

Qui est-ce qui a ouvert ces volets ?..

GÉRONÉ.

C'est moi, monsieur le bailli ; il étouffe c't homme, là-dedans !

LE BAILLI.

Sentinelle, fermez ça !.. (A Gêronmé.) J'ai à vous dire des choses qui ne doivent pas être entendues... (La sentinelle a refermé les volets, Alexandrivore furieux, en s'adressant à eux tous, leur crie.) Tas de brutes !..

LE BAILLI.

Qu'est-ce qu'il dit ?

GÉRONÉ.

C'est à vous qu'il s'adresse !..

LE BAILLI.

C'est bon !.. C'est bon !.. Nous mettrons ça sur la carte !.. (La sentinelle disparaît. A Gêronmé.)

romé.) Vous n'ignorez pas les renseignements que j'ai reçus !.. Pas par vous, toujours !..

GÉRONÉ.

Est-ce que je sais quelque chose, moi ?.. Je ne sors pas d'ici, je suis une bonne à tout faire, maintenant !

LE BAILLI.

A tout faire, vous l'avez dit ; et la preuve, c'est que vous allez aller porter ce billet bien discrètement au jeune Ernest, de la part de la signorita.

GÉRONÉ.

Encore une course !.. me revoilà chez le pharmacien !

LE BAILLI.

Ne cherchez pas surtout à lire ce qu'il y a dedans. Je vais vous le dire : Mademoiselle conseille au jeune ébéniste de se revêtir de la robe de docteur, et de se présenter à l'assemblée qui va avoir lieu !.. Elle lui indique le moyen simple de lui retirer la flèche... Vous ne comprenez pas ?..

GÉRONÉ.

Je ne comprends pas !.. je ne comprends pas !.. Je ne suis pas un aigle, personnellement parlant ; je n'ai rien inventé, excepté la chanson le flanc, le roulement rrrrr, vous savez ? mais il y a une chose bien plus simple, puisqu'elle connaît le moyen de l'ex-cé-lir-per, pourquoi ne se l'ex-cé-lir-pe-t-elle pas elle-même ?

LE BAILLI.

C'est un leurre ; elle n'est pas plus blessée que vous et moi. Elle a voulu punir Alexandrivore de son indifférence ; et se venger de la petite Dindonnette qu'elle déteste sans savoir pourquoi, instinct naturel de la femme !

GÉRONÉ.

Ah ! vous les connaissez bien, vous, monsieur le bailli, les femmes ?..

LE BAILLI.

Moi !.. mais j'ai eu mon temps tout comme un autre. Je me rappelle qu'étant étudiant, je demeurais dans le quartier Latin, rue de la Grande-Truanderie...

GÉRONÉ, prêtant l'oreille.

La Grande-Truanderie ! la Grande-Truanderie ! Mais je connais ça !

LE BAILLI.

Oui !.. j'avais quelques relations amicales avec une petite blanchisseuse, nommée Cassolette...

GÉRONÉ, avec émotion.

Cassolette !

LE BAILLI.

Vous l'avez connue ?..

GÉRONÉ, dramatiquement.

C'était ma mère !

LE BAILLI.

Ta mère !.. Toi, le fils de Cassolette

GÉRONÉ, perplexe.

Où, et alors ? Ah ! je suis dans la transpiration de l'attente ! Et alors ?..

LE BAILLI.

Et alors ?.. (A part.) Diable, ça devient embarrassant ! (Haut.) Et alors, je lui donne mon linge à blanchir !..

GÉROMÉ.

Et après ?

LE BAILLI.

Sans après.

GÉROMÉ, à part, avec émotion.

Ah ! mon honneur, il respire !

LE BAILLI, à part.

Il a mon nez c'est l'animal-là !... quelle révélation !... Eh bien ! je ne m'en serais jamais douté... (Haut.) Géromé, à l'avenir, je serai plus tendre pour toi. (Il lui tape sur la joue.) Va, mon garçon... va porter la lettre !...

GÉROMÉ.

Je m'en y vole, monsieur le bailli !... (A part.) Comme il m'a regardé ! (Pendant que le bailli a le dos tourné, il lui envoie des baisers en sortant, et dit :) O ma mère ! ma mère !

SCÈNE V.

LE BAILLI, puis LE GREFFIER.

LE BAILLI.

Il y a longtemps que mon vieux cœur est fermé à toute espèce de sensibilité, et je n'ai plus qu'une ambition... celle de changer de perruque, la mienne me tient trop chaud ! (Musique.)

LE GREFFIER, entrant.

Monsieur le bailli, ce sont les docteurs qui viennent pour la consultation !...

LE BAILLI.

Faites entrer ! et prévenez M. le marquis (Le bailli remonte.)

SCÈNE VI.

LE BAILLI, LE GREFFIER, LES DOCTEURS, puis FLEUR-DE-NOBLESSE, avec une autre flèche petite et ornée et soutenue par un cercle d'or, le tout coquet ; LA MARQUISE, LE MARQUIS, LE DUC.

CHŒUR DE DOCTEURS ; ils portent tous un fauteuil sur l'épaule.

Nous voici tous, savants docteurs ;
Nous venons pour sécher les pleurs
D'une honnête et tendre famille,
Qui, ne possédant qu'une fille,
Lui voit perdre, en quelques moments,
L'un de ses plus beaux ornements.
Invenons donc une panade,
Car voici venir le malade
Qui va nous demander secours !...
A nous tisane et cassonade,
Ilachis, compote ou marmelade !...
Du tout composons la pommade
Qui doit enfin sauver ses jours !... (Ter.)

Reviennent les autres personnages de la scène. Fleur-de-Noblesse descend sur l'avant-scène pour chanter sa romance. Elle remonte sur le front la flèche qui était sur l'œil et parle.

FLEUR DE NOBLESSE, parlée.

Papa, pour me consoler m'en a donné une en diamant ! elle est plus jolie, et elle me gêne bien moins.

ROMANCE.

Une femme est à plaindre,
Lorsqu'en sa tendre fleur,
Un sort qu'on ne peut craindre
Vient troubler son bonheur !
J'étais heureuse et fière,
J'allais me marier,
Je n'avais rien sur terre
Que je puisse envier !

(Parlé.) Et v'là dans l'œil. (Chanté.)
Au plus grand ennemi, je le dis sans orgueil,
Je ne voudrais pas voir une flèche dans l'œil,
Ripitipatà, pipitapà, pat' re, etc.

LE CHŒUR.

Ah ! plaignons sur la ritournelle,
Plaignons l'œil de mademoiselle !

II.

FLEUR-DE-NOBLESSE.

Mais voilà la science
Qui pourra me guérir,
D'un meilleur œil d'avance
J'entrevois l'avenir.
Preuve philosophique
Que l'on guérit le mal
Qui vous vient au physique,
Et non pas au moral !

(Parlé.) Car, au lieu d'une flèche, que de gens
se mettent le doigt dans l'œil, et impossible de
se leur retirer ! n'importe ! (Chanté.)
Au plus grand ennemi, je le dis sans orgueil, etc.

LE MARQUIS.

Voyons, assez de chansons comme ça, mes-
sieurs, commençons la séance !

Fleur-de-Noblesse s'assied dans un fauteuil spécial que
lui a présenté le greffier.

CHAVASSUS, (déguisé en docteur.)

Permettez-moi d'adresser quelques ques-
tions à la malade.

ROUSSEIN, idem.

Oui, questionnons la malade.

COPEAU, idem.

Commençons méthodiquement !

CHAVASSUS.

Mademoiselle, qu'avez-vous ?

FLEUR-DE-NOBLESSE.

Etes-vous donc plus borgne que moi ? je
vous le souhaite au bout du nez ce que j'ai.

CHAVASSUS.

Nous êtes vive, calmez-vous !

ROUSSEIN.

Oui, calmez-vous !

DUFOUR.

Avez-vous été vaccinée ?

LA MARQUISE.

J'ai craint que cela ne lui abîmât la peau !

DUFOUR.

Précaution regrettable, madame !

CHAVASSUS.

Est-ce la première fois que vous recevez une
flèche dans l'œil ?

FLEUR-DE-NOBLESSE, avec pitié.

Non, c'est la huitième !

LE MARQUIS.

Vous faites là des questions saugrenues,
docteur !

CHAVASSUS.

Je vous en prie, marquis, je sais ce que je
fais. (A Fleur.) Avez-vous quelques personnes

dans votre famille à qui cela soit également
arrivé ?

LE MARQUIS.

Penseriez-vous que ce fut héréditaire ?

CHAVASSUS.

Que sais-je ?

LE MARQUIS, à part.

Ça m'inquiète pour l'avenir !

CHAVASSUS.

Avez-vous ?...

FLEUR-DE-NOBLESSE.

Ah ! vous m'ennuyez à la fin !... (Elle se lève
impatiente.)

LE GREFFIER.

Voici un jeune docteur qui a été prévenu
un peu tard et qui demande à entrer.

Entrée de Dindonnette en docteur.

FLEUR-DE-NOBLESSE.

C'est lui c'est Ernest ! oh ! les bonnes lu-
belles ! fermons l'œil, j'ai peur d'éclater.

SCÈNE VII.

LES MÈRES, DINDONNETTE.

DINDONNETTE, prenant l'accent marseillais.

Savants confrères, et vous, noble famille,
je vous adresse mes sincères excuses, si j'ar-
rive un peu tard... mais je viens de délivrer
une pauvre femme...

LE MARQUIS.

La mère et l'enfant se portent bien ?

DINDONNETTE.

Permettez que j'achève, bagasse !

LA MARQUISE.

C'est un Espagnol !

DINDONNETTE.

Je viens de délivrer une pauvre femme d'un
mari ivrogne qui l'obsédait ! une cuillerée de
mort aux rats lui a suffi.

LA MARQUISE.

Vous entendez, Hildegarde ? La première fois
que vous rentrerez gris... v'là ! une cuiller
à polage !

LE MARQUIS.

Oui, mon ange, je te la demanderai moi-
même ! maintenant, cher docteur, trêve à vos
discussions scientifiques. Le temps nous pres-
se... allons, faites voir vos petits couteaux,
ma fille attend.

FLEUR, à part.

Excepté Ernest, le premier qui approche,
je lui fais sauter sa perruque !

DINDONNETTE.

Et maintenant, messieurs, passons à l'opé-
ration.

COUPLETS.

Croyez-en mon expérience,
Je dis qu'il vaut mieux en finir
Que de prolonger la souffrance,
Mieux vaut mourir que de souffrir.

PREMIER COUPLET

Sans vouloir vous dire d'injures,
Vous avez de tristes figures ;
J'aperçois quelques pots fêlés
Devant être rafistolés.

Vous, marquis, la fièvre vous gagne,
La marquise bat la campagne,
Le duc a l'air tout ahuri,
Il faut jouer du bistouri. (*Elle montre un grand
couteau.*)
Ah ! croyez, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Quant à cette Fleur-de-Noblesse,
Pas d'ordonnance qui la blesse ;
Nous la guérissons sans scalpel,
Par un moyen tout naturel.
L'opération terminée,
Pour lisanse, un peu d'hyménée,
Lui laissant choisir avant tout
Un p'tit mari de son goût !

FLEUR-DE-NOBLESSE.

Oh ! vous ! et qu'il rabotte bien, surtout !

DINDONNETTE.

Tu, on vous en fera faire un exprès !
(*Reprise de l'air par tout le monde.*)
Croyez-en mon expérience.
Croyons, etc.

Et maintenant, d'après mon système sym-
pathique, il faut que ce soit l'auteur de l'acci-
dent lui-même qui vienne retirer le projectile.

TOUS.

Alexandrivore !

DINDONNETTE.

Juste !

FLEUR-DE-NOBLESSE, à part.

Je ne saisis pas bien ce qu'il veut faire; ont-ils
de drôles d'idées, ces ébénistes !

DINDONNETTE.

Je vais le chercher moi-même.

LA SENTINELLE, abaissant sa hallebarde.

On ne passe pas !

LE MARQUIS.

Laisse faire, c'est pour la malade !

LA SENTINELLE.

Il me faut le mot d'ordre !

LE MARQUIS.

Comment ! je ne suis pas maître chez moi,
nom d'un chouleur !

LA SENTINELLE.

Chouleur ! Passez ! (*Il reprend sa faction.*)

LE MARQUIS.

Cette sentinelle est toquée ! (*Au public.*) Je
ne sais pas, mais il me semble que tous ces
gens-là ne sont pas sérieux du tout !

LE DUC essaie de parler.

Oh ! oh ! oh ! oh !

LA MARQUISE.

Oui, cher d'En-Face, vous nous ilirez ça plus tard.
ALEXANDRIVORE, arrivant avec un tas de petits
bâtons de chaises sur les bras.

Messieurs et dames, voilà mon ouvrage ;
j'en ai encore quatre fois autant là-dedans ;
je vous jure que ce travail est abrutissant ;
docteur, intercédez pour moi, tâchez qu'on
varie mon genre de travail... faites-moi faire
des dossiers de fauteuil.

DINDONNETTE.

Il ne s'agit pas de ça, terminons l'opération !
(*A Alexandrivore.*) Enlève la flèche !

ALEXANDRIVORE.

Comment, vous voulez ?

DINDONNETTE, montrant Fleur.

Souffle lui dans l'œil !

ALEXANDRIVORE.

Mais...

DINDONNETTE, bas, et entr'ouvrant sa robe
de docteur.

Obéis, je suis Dindonnette !

ALEXANDRIVORE, stupéfait.

Ah ! (*Il laisse tomber ses bâtons de chaises.*)

DINDONNETTE.

A c'te flèche, tout de suite !

ALEXANDRIVORE s'approchant.

Mais...

FLEUR-DE-NOBLESSE, bas à Alexandrivore.

Enlève donc, imbécile ! ça ne tient pas. At-
tends, je vais t'aider ! (*Elle l'ôte elle-même.*)

TOUS étonnés.

Ah !

DINDONNETTE.

Ça n'est pas plus difficile que ça !

SCÈNE VIII.

LES MÉMES, ERNEST, en docteur, GÉROMÉ.

ERNEST.

Elle est ôtée ! J'arrive trop tard ! Cet imbécile
de Géromé qui a perdu la lettre !

DINDONNETTE.

Oui, mais moi je l'ai trouvée. (*Elle laisse
tomber sa robe de docteur.*)

TOUS.

Dindonnette !

DINDONNETTE.

Oui, et j'emmène mon futur !

LE MARQUIS.

Trahison ! Malchichef, arrêtez-les !

GÉROMÉ, essaie de dégainer son sabre ; n'y pou-
vant pas parvenir, il prie Alexandrivore de
lui rendre le même service qu'on deuxième acte.
Enfin, je vais avoir de l'occupation !

DINDONNETTE.

Ah ! c'est ainsi... à vous, arbalétriers !

Tous les docteurs jettent leurs robes et leurs perruques,
et l'on reconnaît Dufour, Copeau, Chavassus et les
autres arbalétriers.)

GÉROMÉ, montrant Dindonnette.

C'est une femme du sexe ; mais c'est égal,
je la coupe en deux.

LA MARQUISE, passant.

Ah ! ne tuez pas ma fille !

TOUS.

Sa fille !

LE MARQUIS.

Mais non, votre fille, c'est celle à la
flèche !

DINDONNETTE, à la marquise.

Ce médaillon est donc à vous ? — J'ai re-
trouvé mon père !

LE MARQUIS.

Comment ! La petite marchande de prunes ?

LA MARQUISE.

C'était moi !

LE MARQUIS.

Mais alors cette jeune fille...

LA MARQUISE.

Est à vous.

LE DUC.

Non, à moi.

TOUS.

Comment ?

LE DUC.

Sachez donc que le 26 octobre, j'ai changé
la jeune fille qui se trouvait dans le carton à
chapeau, pour des raisons de famille, et que
cet enfant est à moi !

DINDONNETTE.

Mon père !

LE DUC.

Ah ! (*Contorsions ne pouvant pas articuler.*)

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous, d'En-Face ? Il l'a avalé !

LE MARQUIS.

Rassurez-vous, ce n'est pas la première fois.

FLEUR-DE-NOBLESSE.

Tout ça est fort intéressant, mais je veux
épouser Ernest, moi, na !

LE MARQUIS.

Eh bien ! Epouse-le, ton ébéniste, et laisse-
nous tranquilles.

FLEUR-DE-NOBLESSE, se jetant dans les bras
d'Ernest.

Ah ! quel bonheur !

ERNEST.

J'allais le dire !

LE BAILLI.

Un moi, Géromé ! n'as-tu pas sous le sein
gauche, un vélocipède à l'encre bleue ?

GÉROMÉ.

Oui !

LE BAILLI.

Plus de doute, c'est bien toi, mon fils !

GÉROMÉ.

Mon père !.. (*Froidement.*) Prêtez-moi donc
cent sous pour faire le jeune homme.

LE MARQUIS.

Ah ! ça ! il n'y a plus personne à recon-
naître ? c'est bien vu, bien entendu ? il n'y
a pas d'erreur. Une fois, deux fois, trois
fois.

GÉROMÉ.

Allons, mesdames, un roulement pour
finir.

FLEUR ET DINDONNETTE.

DUO FINAL.

FLEUR.

Public charmant,

Excuse un peu notre bizarrerie.

CŒUR.

Mi si mi, mi la mi, mi sol si ré do si la !

DINDONNETTE.

Journallement

Autour de nous, tout n'est-il pas folie ?

CŒUR.

Do sol do, do fa do, do mi sol si la sol fa,

FLEUR ET DINDONNETTE, ensemble.

Nous nous estimons heureux

Si l'on t'a fait sourire ;

Par un signe généreux,

Ah ! daigne nous le dire.

CŒUR.

Fa fa fa, mi mi mi, fa fa fa, mi mi mi.

FLEUR ET DINDONNETTE.

Allons, de la main

On tout petit bravo bien vite ;

Et rends-nous visite,

Ici, nous t'attendons demain.

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

Allons, de la main, etc.

FIN.

MAGASIN THÉÂTRAL ILLUSTRÉ

Mercadet, comédie, 3 actes.....	20	César Borgia, drame, 5 actes.....	20
La Marquise de Senneterre, comédie, 3 actes.....	20	Le Royaume du Calémbour, féerie.....	20
Claudine, drame, 3 actes.....	20	Le Comte Hermann, drame, 5 actes.....	20
Jenny l'Ouvrière, drame, 5 actes.....	20	La Servante, drame, 5 actes.....	20
Le Riche et le Pauvre, drame, 5 actes.....	20	Vous allez voir ce que vous allez voir, vaudeville.....	20
Jean le Cocher, drame, 4 actes.....	20	La Vie en rose, comédie, 3 actes.....	20
La Pensionnaire mariée, comédie.....	20	La Marchande du Temple, drame, 5 actes.....	20
Les Rubans d'Yvonne, comédie.....	20	Madame Lovelace, comédie, 3 actes.....	20
La Faridondaine, drame, 5 actes.....	20	Les Frères de la Côte, drame, 5 actes.....	20
Un Bal du grand monde, comédie.....	20	La Montre de Musette, comédie-vaudeville.....	20
La Fille de madame Grégoire, 1 acte.....	20	La Tour Saint-Jacques-la-Boucherie, drame, 5 actes.....	20
Masséna, drame, 3 actes.....	20	Atar-Gull, drame, 5 actes.....	20
Le Diplomate, comédie, 1 acte.....	20	Le Diable d'argent, féerie, 5 actes.....	20
Le Mari de la Dame de chœurs, 2 actes.....	20	La Question d'économie, com.-vaud.....	20
La Camaraderie, comédie, 5 actes.....	20	L'Enfant du Tour de France, drame, 3 actes.....	20
Frère Tranquille, drame, 5 actes.....	20	Rose la fruitière, vaudeville, 3 actes.....	20
Les Pilules du diable, féerie, 5 actes.....	20	Le Marquis d'Argentcourt, drame.....	20
Les Enfants de troupe, comédie, 2 actes.....	20	La Tête et le Cœur, vaudeville.....	20
La Dame aux Camélias, comédie, 5 actes.....	20	Le Conscrit de Montrouge, drame, 5 actes.....	40
Le Château des Tilleuls, drame, 5 actes.....	20	Un Million dans le ventre, comédie.....	20
Richard III, drame, 5 actes.....	20	Les Compagnons de Jésus, drame, 5 actes.....	40
Une Niche d'Arlequins, comédie, 1 acte.....	20	L'Île Saint-Louis, drame, 5 actes.....	20
Les Femmes du monde, comédie, 5 actes.....	20	Charles XII, drame, 5 actes.....	20
Adrienne Lecouvreur, comédie, 5 actes.....	20	La Légende de l'Homme sans tête, drame, 5 actes.....	20
Le Bourreau des crânes, vaudeville, 3 actes.....	20	Le Proscrit, drame, 5 actes.....	20
Les Œuvres du démon, drame, 5 actes.....	20	Rose Bernard, drame, 5 actes.....	20
Deux Marguerites, vaudeville, 1 acte.....	20	L'Amoureux transi, comédie, 5 actes.....	20
La Haine d'une femme, comédie, 1 acte.....	20	En avant, marche, revue, 3 actes.....	20
Elvire ou le Collier d'or, drame, 3 actes.....	20	Trois Nourrissons en carnaval, com.-vaud.....	20
Les Diamants de Madame, comédie, 1 acte.....	20	Jacquot Rencherie, parodie, 3 tableaux.....	20
Les Deux Précepteurs, comédie, 1 acte.....	20	Le Contrat rompu, vaudeville, 5 actes.....	20
Le Consulat et l'Empire, drame, 5 actes.....	20	La Moresque, drame, 5 actes.....	20
Maurice ou l'Amour à vingt ans, drame, 5 actes.....	20	Le Pont-Rouge, drame, 5 actes.....	20
La Corde sensible, comédie, un acte.....	20	La Berline de l'émigré, drame, 5 actes.....	20
L'Ouvrier, drame, 5 actes.....	20	La Marnière des Saules, drame, 5 actes.....	20
Diane de Chivry, drame, 5 actes.....	20	Les Canotiers de la Seine, vaudeville, 3 actes.....	20
Jacques le Corsaire, drame, 5 actes.....	20	Le Maréchal de Villars, drame, 5 actes.....	20
La Vénitienne, drame, 5 actes.....	20	Vingt Ans ou la Vie d'un séducteur, drame, 5 actes.....	20
Les Fils Gavet, vaudeville, 1 acte.....	20	La Jeunesse du jour, vaudeville, 3 actes.....	20
Ali-Baba, féerie, 3 actes.....	20	Les Noces de Tronquette, vaudeville, 1 acte.....	20
La Pêche aux corsets, vaudeville, 1 acte.....	20	Micaël l'Esclave, drame, 5 actes.....	40
La Belle-Mère, comédie, 1 acte.....	20	Les Ménages de Paris, vaudeville, 5 actes.....	40
Le Prince Eugène, drame, 3 actes.....	20	On n'est trahi que par les siens, vaudeville, 1 acte.....	20
Le Mauvais Gas, drame, 5 actes.....	20	Tout Paris y passera, vaudeville, 3 actes.....	20
La Poudre de perlinpinpin, féerie, 5 actes.....	20	Les Chevaux du Carrousel, drame, 5 actes.....	20
L'Ambassadeur, comédie, 5 actes.....	20	Madeleine, drame, 5 actes.....	20
Le Bois de Boulogne, comédie, 2 actes.....	20	La Jarretièrre rose, vaudeville, 2 actes.....	20
La Partie de piquet, comédie, 1 acte.....	20	La Course aux canards, vaudeville, 3 actes.....	20
Le Juif de Venise, drame, 5 actes.....	20	L'Etoile du Bocage, drame, 5 actes.....	20
Le Coiffeur et le Perruquier, comédie, 1 acte.....	20	Les Typographes parisiens, vaudeville, 5 actes.....	20
Le Bal du Sauvage, comédie, 3 actes.....	20	Un Secret de famille, drame, 5 actes.....	20
Gusman ne connaît pas d'obstacles, vaudeville.....	20	Monsieur Gogo, vaudeville, 5 actes.....	20
Paillasse, drame, 5 actes.....	20	L'Aveugle de Bagnolet, drame, 3 actes.....	20
Avant, Pendant et Après, comédie vaudeville, 3 actes.....	20	Le Chevalier d'Assas, drame, 5 actes.....	20
La Quarantaine, comédie, 1 acte.....	20	Vive la joie et les pommes de terre, folie-vaudeville.....	30
Une Indépendance en cœur, comédie, 1 acte.....	20	Les Chiens du mont Saint-Bernard, drame, 5 actes.....	20
L'Odine, vaudeville, 1 acte.....	20	Les Catacombes de Paris, drame, 5 actes.....	20
Les Noces de Merluchet, com.-vaud., 3 actes.....	20	L'Amour dans tous les pays, drame, 5 actes.....	20
Une Idée de jeune fille, com.-vaud., 1 acte.....	20	Le Cheval fantôme, légende, 5 actes.....	30
Un Moyen dangereux, comédie, 2 actes.....	20	Les Écoliers en vacances, drame-vaudeville, 3 actes.....	30
L'Héritière, comédie, 1 acte.....	20	Les Chasseurs de pigeons, vaudeville, 3 actes.....	20
Les Rues de Paris, drame, 5 actes.....	20	Modiste et Modeste, vaudeville, 1 acte.....	20
La Fille du feu, féerie, 3 actes.....	20	Les Massacres de la Syrie, drame, 8 tableaux.....	50
Le Paradis perdu, drame, 5 actes.....	20	Le Doigt dans l'œil, com.-vaud., 3 actes.....	30
Un Conte de fées, comédie, 2 actes.....	20	Le Naufrage de la Méduse, drame, 5 actes.....	30
Le Vieux Bodin, vaudeville, 1 acte.....	20	Pied de mouton, féerie, 21 tableaux.....	40
Les Amours maudits, drame, 5 actes.....	20	A vos souhaits, revue, 3 actes, 20 tableaux.....	40
Une Partie de cache-cache, com.-vaud., 2 actes.....	20	Les Piliers de café, com.-vaud., 4 actes.....	20
L'Enfant de la Halle, drame, 3 actes.....	20	Parisiens en voyage, com.-vaud., 3 actes, 5 tableaux.....	40
La Bataille de l'Alma, drame, 3 actes.....	20	Le Bouquet de violettes, vaudeville, 1 acte.....	40
Grégoire, vaudeville, 1 acte.....	20	Rita l'Espagnole, drame, 4 actes.....	30
Un Vieux Loup de mer, vaudeville, 1 acte.....	20	Paris-Journal, revue, 3 actes, 15 tableaux.....	40
La Bourgeoise ou les Cinq Auberges, drame.....	20	Rollan le Maudit, légende, 5 actes.....	30
Les Conquêtes d'Afrique, pièce militaire.....	20	L'École des jeunes filles, drame, 5 actes.....	20
Voilà ce qui vient de paraître, revue, 5 actes.....	20	Le Garçon de ferme, drame, 8 parties.....	30
Mauprat, drame, 5 actes.....	20	Les Hirondelles, drame, 5 actes et 8 tableaux.....	40
Le Cordonnier de Crécy, drame, 5 actes.....	20	La Chambre ardente, drame, 5 actes.....	40
André le Mineur, drame, 5 actes.....	20	Les Adieux du boulevard du Temple, drame-vaud., 2 actes.....	30
Le Manoir de Montlouis, drame, 5 actes.....	20	André Rubner, drame, 5 actes.....	20
Le Monde camelotte, comédie.....	20	Les Démones de la nuit, drame, 5 actes.....	20
Les Vignerons d'Argenteuil, drame, 3 actes.....	20	Le Diable, drame, 5 actes.....	20
Les Carrières de Montmartre, drame, 5 actes.....	20	Romulus, comédie, 1 acte, Dumas.....	20
Calvina, comédie, 3 actes.....	20	Le Bonheur de se revoir, com.-vaud., 1 acte.....	20
La Duchesse de La Vaulalière, drame, 5 actes.....	20	La Famille Moronval, drame, 5 actes.....	20
La Tour de Londres, drame, 5 actes.....	20	Les Dangers de l'ivresse, drame, 5 actes.....	20
Euzanne, drame, 5 actes.....	20	Les Démones de l'argent, drame, 5 actes.....	20